





E. F. n. 44.

Sainte
DAVMALINDE
REYNE in 12
DE
LVSITANIE.

LIVRE PREMIER,

Dédié
A LA REYNE.



A PARIS.
Chez CLAVDE BARBIN, au
Palais, sur le second Perron de
la Sainte-Chapelle.

M. D C. LXXXI.
AVEC PRIVILEGE DU Roi

A LA
REYNE.

MADAME,

*Etant entierement
à iij*

dévoisée à Votre
MAIESTE, j'au-
rois crû faire un
crime en donnant
du temps à ce petit
Ouvrage, si je n'a-
vois espéré en le
faisant, qu'il pou-
roit la divertir

quelque moment ;
C'est ce qui me fait
prendre la liberté,
MADAME, de
le présenter à **Votre**
MAIESTE, &
de la supplier en
mesme temps de
considerer l'inten -

tion qui me l'a fait
entreprendre. J'ef-
pere, MADAME,
qu'elle vous le fera
reçevoir avec cette
admirable bonté
qui charme tout le
monde. C'est à
Elle que je m'a-

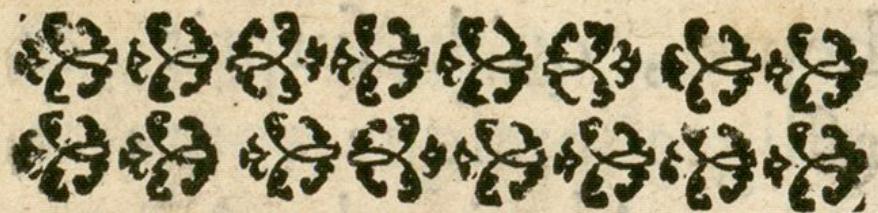
*dresse pour avoir
le pardon des fau-
tes que VOSTRE
MAIESTE y
pourra trouver ;
Et je me flatte qu'el-
le vous le fera voir
comme une marque
de mon Zèle, & de*

la respectueuse pas-
sion avec laquell
je suis,

MADAME,

De Vôtre Majesté,

La très-humble, très-obéis-
sante, très-devouée, & très-
fidelle sujette & servante,



DAUMALINDE,
REINE DE
LUSITANIE.

PREMIERE PARTIE.



ÔTRE Grand Roy
voulant prévenir
les Ennemis, fit
mettre son Armée en
campagne de si bonne

A

heure , qu'il surprit & affligea presque toute sa Cour. A peine les Amañs eurent- ils le temps de dire adieu à leurs Maîtresses. Un de ceux qui ressentirent le plus cette cruelle separation , fut l'amoureux Arsanide. Il donna tous les momens qui luy restoient à sa chere Diane. Je dis les momens , car les jours ne paroissent pas plus longs , quand on les passe avec ce que l'on aime.

Diane, quoiqu'elle fût

veuve, n'estoit pas entierement maîtresse de ses actions. Elle avoit une Tante fort incommode, qui se nommoit Ordasie. Cette personne aimoit le monde, & le monde ne l'aimoit pas. Elle ne voyoit point de moyen plus assuré pour s'en attirer, que d'avoir souvent sa Nièce avec elle, & de faire esperer à ceux qui avoient de l'amour pour cette belle, de les servir dans leurs passions. Ces promesses estoient si ge-

nerales, qu'elles n'obligoient personne, & fatiguoient fort Diane. Elle faisoit ce qu'elle pouvoit pour dérober des jours à cette importune, pour les donner à son cher Amant. Darsine qui estoit fort de ses amies, y contribuoit autant qu'il luy estoit possible. Elle la venoit prendre quelques fois pour la mener à la promenade; & d'autres fois elle faisoit jouër Ordasie.

C'estoit chez cette ai-

mable personne que ces deux Amans se voyoient, & ce fut dans sa maison qu'ils se dirent adieu. Il fut si tendre, que Darfine ne pût s'empêcher de répandre des larmes, de voir deux personnes qui luy estoient cheres, touchées au point qu'elles l'estoient. Arsanide se jeta aux pieds de sa belle Maîtresse, en luy disant, Je vous quitte, Madame. Que ce mot est cruel à mon cœur amoureux ! Mais helas ! il le faut. Je

ne serois pas digne de vous, si je demeurois icy. Que l'hōneur m'est cruel de m'arracher à ce que j'aime ! Faut-il qu'il y ait d'autre gloire au monde pour moy, que celle de passer ma vie près de vous ?

Diane estoit si sensiblement touchée, qu'elle n'avoit pas la force de parler, ses larmes en disoient plus qu'elle. Qu'elles estoient chères & précieuses à nôtre Amant, ces larmes qui luy fai-

soient voir la tendresse de sa chere Diane ! Elle s'apperçut après un assez long-temps , qu'il estoit à genoux ; elle luy tendit une de ses belles mains pour l'obliger à se relever. Il la baisa. Diane la retira brusquement , en luy disant , Que faites-vous , Arsanide , & ne craignez-vous point de me déplaire ? Ha ! Madame , peut-on vous déplaire avec la plus violente & la plus respectueuse passion dont un cœur soit

capable ? Helas ! pour-
quoy dénier cette conso-
lation à un malheureux
qui peut-estre ne vous
reverra jamais ?

A ces mots, Diane fit
un grand cry, & tomba
évanouie. Darsine cou-
rut querir de l'eau, qu'el-
le luy jetta sur le visage
pour la faire revenir. Le
pauvre Arsanide estoit
comme un homme éper-
du. Quand Diane fut re-
venuë de sa foiblesse, elle
tourna ses yeux languis-
samment vers luy, en

proferant ces mots, Que vous estes cruel ! Ne suis-je pas assez malheureuse de vous perdre pour un temps, sans me faire envisager que je puis vous perdre pour toujours ? Vous ne fçauriez me perdre, Madame, s'écria l'Amant passionné, & la mort mesme ne peut m'empêcher d'estre éternellement à vous. Ha ! ne parlons point de mourir, cher Arsanide, luy dit Diane, & songez que ma vie dépend de la vô-

tre : Que vous ne fçauriez la perdre sans m'ouvrir le tombeau. Je tremble quand je pense que vous serez à tous momens exposé. Cette force d'esprit, dont je m'estois flatée, helas ! qu'est-elle devenuë ? Mais, reprit-elle un moment après, que m'importe ce qu'elle est devenuë, si ma tendresse me tient lieu de tout. Adieu. Allez, soyez fidelle, & vous serez aimé éternellement.

Arsanide se jeta une

seconde fois à ses pieds,
pour luy rendre grace ;
où il luy fit mille ser-
mens de l'aimer toute sa
vie. Il la pria de souffrir
qu'il luy écrivît, & qu'il
adressât ses Lettres à Dar-
sine. Ce qu'elle luy ac-
corda. Elle luy promit
même de luy donner de
ses nouvelles.

Ainsi se séparèrent ces
deux tendres Amans. Dia-
ne s'en retourna fort tard
de chez son Amie. Elle
se mit au lit en arrivant,
pour cacher sa douleur

à sa Tante. Elle feignit trois ou quatre jours une indisposition : Après lesquels elle résolut de faire un voyage à la campagne avec Darfine, qui avoit une très-belle Maison à quatre journées de la Cour.

Elle dit à Ordasie, qu'elle avoit besoin de prendre l'air pour sa santé, & qu'elle croyoit qu'il luy estoit nécessaire. Cette femme qui ne vouloit point quitter le monde ny le jeu, fit ce qu'elle pût pour détourner sa

niéce du dessein qu'elle avoit : mais comme elle vit qu'elle estoit resoluë de l'executer , elle prit le party de demeurer.

Diane fut fort aise de le luy voir prendre , & de pouvoir faire ce voyage avec des personnes qui ne luy estoient point suspectes , & pour lesquelles elle ne seroit pas obligée de se contraindre.

Darsine joignit à leur petite troupe Olinde , qui est une fort aimable fille des amies de Diane. Ces

trois charmantes personnes partirent ensemble, & arriverent sans nul accident dans le plus agréable séjour du monde.

Pour vous le faite connoître, je vous diray que cette Maison est située au milieu d'une montagne, qu'elle a d'un côté la vüe d'une très belle vallée, & de l'autre celle d'un bois dont les allées à perte de vüe, sont de la mesme hauteur que le premier étage du Chasteau. L'on

peut dire qu'il ne manque rien à ce lieu pour le rendre agreable. L'art y a secondé la nature. Une tres-grande quantité d'eau sert à le rendre delicieus.

Je ne vous parleray point de la beauté des avenües ny des cours, je vous diray seulement que la principale est en terrasse, qu'elle n'est fermée du côté de la vallée que d'un ballustre de marbre blanc, qu'elle est ornée de plusieurs Statuës

qui representent le pouvoir de l'AMOUR.

IUPITER, sous la figure de Diane, carresse Calisto.

PLUTON y enlève Proserpine.

APOLLON y paroît courir après Daphné.

MARS avec Venus.

DIANE avec son Endymion.

CEPHALE & son aimable Aurore.

HERCULE y file auprès d'Omphale.

Ænée

ÆNE'Ë y fuit l'infor-
tunée Didon.

PARIS près de sa che-
re Helene.

Ces dix - huit Statuës
de marbre blanc d'ônent
une grande beauté à cet-
te cour , au milieu de
laquelle est un grand
basslin de fontaine. L'A-
mour y est representé un
flambeau à la main, d'où
il sort un jet d'eau ad-
mirable , au pied de cet
Amour sont gravez ces
mots ,

Sans l'Amour il n'est point

de plaisir dans la vie.

Aprés avoir passé cette cour l'on trouve un degré dont les marches font entre - mêlées , les unes de marbre blanc , & les autres de noir. Les ballustres sont de la même maniere. Le platfond & les murs d'une Architecture admirable.

Olinde crut estre dans un Pallais enchanté. Pour Diane , l'on peut dire qu'elle voyoit les choses sans les voir. Elle estoit

si remplie du souvenir de son cher Arsanide, que tout le reste ne la touchoit point. Elle faisoit passer Olinde plus vite qu'elle n'auroit voulu : car elle auroit esté fort aise de pouvoir considerer des beautez qui l'avoient surprise. Mais comme elle avoit de la complaisance pour son amie, elle resolut de remettre à une autre fois à satisfaire sa curiosité.

Elle se laissa donc conduire à Darsine & à Dia-

ne, qui la menerent dans un Salon admirable, où sont representées les plus memorables actions de nostre grand Monarque.

Aprés avoir consideré ces Peintures, elles entrent dans une tres-belle Chambre, qui est un chef-d'œuvre de Sculpture, l'or n'y est point épargné, les meubles répondent à la beauté du lieu.

Comme Darsine vit que son amie estoit abattue, elle la mena dans un Appartement qu'elle

luy avoit fait préparer, qui est composé d'une anti-chambre, d'une chambre & d'un cabinet. La chambre & le cabinet ont des fenestres qui s'ouvrent comme des portes, & qui sont de plein-pied à une tres-belle allée d'acacias, dont les fleurs donnent une odeur qui parfume tous les lieux voisins. De deux toises en deux toises sont des jets d'eau, dont les bassins sont entourez d'orangers.

Dans la Chambre de Diane est un lit d'ange de Damas bleu à fond d'argent. La tapissérie de mesme. Quatre grands miroirs, des bras aux côtez. Sous ces miroirs sont des corbeilles de fleurs, que des Amours portent sur leurs têtes. Ces Amours sont dorez de même que le bois du lit, celuy des chaises & le reste des ornemens de la chambre.

Le Cabinet est de la Chine, avec des filets

d'or. Il est entouré de tablettes fermées de fil d'archal doré, & remply de Livres choisis. Les Ouvrages de la divine Sapho y sont au premier rang, le merite & la vertu de cette incomparable Fille, l'honneur de son sexe, estant fort cher à Darsine. Il n'y a dans ce Cabinet pour meuble, que deux lits de repos, une table & des pilles de carreaux.

Diane, malgré sa préoccupation, ne pût s'em-
36

pêcher de louer la pro-
preté de cet Apartement.
Pour Olinde, elle le fit
avec exageration. Dars-
fine luy avoit fait préparer
une Chambre, mais Dia-
ne la pria de la laisser
coucher avec elle.

Dans ce moment l'on
leur vint dire que l'on
avoit servy. Darsfine con-
duisit ses amies dans une
Salle où elles souperent.
Aprés elles s'en retour-
nerent dans la chambre
de Diane. Comme la soi-
rée estoit tres belle, Olin-
de.

de leur proposa de faire un tour d'allée, à quoy Darsine & Diane consentirent. Cette dernière estoit dans une rêverie profonde, de laquelle Olinde la voulant tirer, dit à Darsine ; laquelle de nous croyez-vous la plus heureuse ? Celle, reprit Darsine, qui se la croit d'avantage. Cependant si l'on en jugeoit par l'enjouement, l'on croiroit que c'est vous. Vous croiriez que c'est moy, reprit Olinde : cependant

je suis fortement perfuadée que pas une de vous ne desireroit changer l'estat de sa fortune & de son cœur avec moy. Diane voudroit-elle n'aimer point & n'estre point aimée d'Arsanide ? Et consentiriez-vous à n'estre plus Dame de ce Chasteau ? Non , non , souvent nous croyons les gens heureux ; cependant leur bonheur ne nous accommoderoit pas. Ce qui fait le mien est une tranquilité qu'une per-

Sonne tendre ne desire ja-
mais que dans le temps
qu'elle est mal-satisfaite
de ce qu'elle aime.

Je ne sçay pas même,
repartit Diane, s'il y en
a un où l'on la puisse
souhaitter ; ne croyant
pas qu'il y ait un plus
grand malheur dans la
vie, que de ne prendre
intérêt à personne, &
que personne n'en pren-
ne à nous. Peut-on estre
sensible au plaisir, si l'on
ne le partage avec quel-
qu'un qui nous soit cher ?

L'ouverture de cœur qui est un des plus sensibles, ne se peut faire qu'avec ce que l'on aime tendrement.

J'avouë, dit Darsine, que l'amitié donne de grands plaisirs, mais souvent les suites en sont bien cruelles. Les femmes, répondit Diane, s'attirent presque toujours ce malheur par leur méchant procédé; & je ne scaurais croire que quand deux personnes raisonnables s'aiment, cela puisse

jamais finir. Que dites-vous , reprit Olinde , & ne sçavez - vous pas que le caprice a plus de part à ces sortes d'affaires que la raison ? L'on voit souvent des amans changer, sans qu'ils ayent aucun sujet de se plaindre. L'on en voit qui font mille fermens de nous aimer toute leur vie , qui un moment après nous laissent inourir dans leur cœur , & ne nous connoissent plus. Si je vous avois fait l'histoire de ma

vie, vous verriez que j'ay raison de douter de la fidélité des hommes ; & je puis dire que c'est à la connoissance que j'ay d'eux, que je dois sa tranquilité.

Je serois fort aise machere, dit Diane avec empressement, d'apprendre de vous ce que je n'ay scû du monde, que confusément. Ce sera quand vous voudrez, luy répartit Olinde ; mais comme il est tard, & que l'on est fatigué du voya-

ge, je croy qu'il faut remettre ce récit à une autre fois, & donner ce qui reste de la nuit au repos.

Diane & Darsine trouverent qu'Olinde avoit raison, & prirent toutes le party de s'aller reposer. Le lendemain Darsine vint dans la chambre de Diane, & la trouvant encore au lit avec son amie, elle leur fit la guerre de leur paresse, & les obliga à se lever. Après qu'elles furent habillées, Olinde proposa de voir le reste

des beautez du Château ; mais Darfine dit qu'il faloit remettre à l'après-dînée. Elles y consentirent ; & après avoir rendu ce tribut que l'on doit à sa conservation, Darfine les conduisit dans ce grand Sallon , & cette belle Chambre qu'elle avoit veuë la veille. C'étoit pour leur montrer deux Cabinets à l'Italienne , qui sont à côté de l'alcove , & qui n'en sont separez que par de grandes portes de cristal.

L'un est tout de miroirs qui sont joints les uns aux autres avec du cuivre doré très-bien travaillé. Sur les glaces sont les Portraits des plus belles Personnes de la Cour. L'on y marche sur de l'acier si polly, qu'il représente les peintures qui sont sur les miroirs du platfond. Au milieu est un chandelier de cristal. Les lits de repos & les pilles de carreaux sont de toile d'or, entre lesquels il y a de grands vases de cristal.

remplis de fleurs.

L'on voit dans l'autre Cabinet qui est de la même figure, un lit d'ange de tissu d'argent brodé de plusieurs couleurs, rehaussé d'or, quatre Amours en relevent les rideaux : ils sont d'argent comme le dossier du lit, & deux autres amours qui ont des vases sur leurs têtes, & qui servent de bas pilliers au lit. Aux deux ruelles font deux bassins en ovale de lapis, où il y a trois marches tout autour. Sur

celle qui est la plus élevée contre les murs, sont deux Nymphes de marbre noir, assises de chaque côté, dont les coëffures, les colliers, les pendans & les demy habillemens, sont d'argent. Ces quatre Nymphes se regardent & semblent se vouloir jeter l'une à l'autre, de l'eau qui tombe dans les bassins qui sont entourez de balustres d'argent de deux pieds de haut, sur lesquels sont quantité de vases remplis de fleurs. Sur la

cheminée est peinte la belle Daumalinde, Reyne de Lusitanie, sur un trône d'où elle paroît tendre la main à un Prince, pour luy ayder à y monter. La Vertu est à côté, qui joint leurs deux mains avec une des siennes. Au bas est écrit,

*La Vertu les a joints, &
leur merite les couronne.*

Olinde admira l'invention de ce Tableau, qui faisoit connoître une

partie des avantures de cette grande Reyne. Dar-
sine qui remarqua la joye que cette charmante veue
luy avoit causé , dit à Diane , il faut qu'Olinde nous dise un jour les avantures de cette aimable Princesse. Je sçay que je ne luy sçaurois faire un plus grand plaisir que de luy donner lieu de parler d'elle. Il est vray, dit Olinde ; mais comme je n'en sçay que les commencemens, Celidare que j'attens, m'en doit appren-

dre la suite, dont je vous promets de vous faire part.

Elles furent satisfaites de sa promesse, & continuèrent d'observer que dans le reste du Cabinet qui est de la même matière que les cuves, sont posées fort près les unes des autres, des plaques à miroirs, & des bras au costé. Douze pilles de carreaux de la même estoffe que le lit, y servent de sieges. Elles sont separées les unes des autres

par des caisses d'argent, remplies des plus beaux orangers que la Provence ait jamais produits. Sur la corniche qui regne au tour du Cabinet, sont quantité de vases & figures d'argent.

Je suis persuadé que Diane, malgré sa préoccupation eut du plaisir à voir tant de belles choses, & qu'elle se souvint moins de son Arsanide, dans ce moment, qu'elle n'avoit fait jusqu'alors.

Aprés avoir consideré

ces Cabinets charmans ;
Darsine les fit passer dans
une Gallerie surprenante.
Elle est toute de marbre
noir, voûtée & enrichie
d'acier doré, admirable-
ment bien travaillé. Au
fond de cette Gallerie est
un daix qui en tient
toute la largeur. Il est
de marbre noir que la
nature a pris soin d'em-
bellir d'Oyseaux & de
fleurs de toutes les cou-
leurs. Dessus est une êle-
vation de quatre mar-
ches, sur laquelle l'on
voit

voit huit Statuës de marbre blanc , dont quatre sont posées au milieu, sur un trône magnifique. Les quatre autres sont séparées : Il y en a deux de chaque côté , lesquelles sont dans des niches, aussi bien que vingt autres qui sont de mesme, & qui ne sont point sous le daix. Ces vingt-là sont partagées comme les quatre premières , & ont à leurs pieds des coquilles de marbre noir , dans lesquelles il tombe de gros

bouüillons d'eau. Entre ces Figures il y a des colonnes de marbre noir, entourées d'acier doré, travaillé avec beaucoup d'art. Le plancher est de marbre blanc & noir, sur lequel sont trois bassins de fontaine ; dans celuy du milieu est une Renommée, de la trompette de laquelle tombe quantité d'eau. Venus & la Fortune sont dans les deux autres, d'où il sort des jets d'eau admirables. Diane & Olinde crû-

rent estre enchantées :
Cette derniere demanda
à Darsine , si ce qu'elle
voyoit n'estoit point une
illusion. Elle le dit si se-
rieusement , que Darsine
ne pût s'empêcher d'en
rire. Elle luy répondit ,
vous n'estes point en-
chantée , mais vous la se-
rez quand vous aurez
considéré ces trois Sta-
tues qui sont sur ce trône.

IUPITER.

Mars & l'Amour à ses
dij

pieds, avec ces mots,

*Plus craint que Mars, plus
aimé que l'Amour.*

*Je décide du sort & de
l'un & de l'autre.*

Ce Jupiter que vous
voyez, dit Darsine, est
le plus grand Prince du
monde; son merite l'e-
leve plus que le trône sur
lequel il est. Ces Figures
qui sont à ces pieds font
voir qu'il est la terreur
de ses ennemis, & l'a-
mour de ses peuples. Il

est infatigable à la guerre ; l'hyver ny les plaisirs ne sçauroient l'arrester quand il croit trouver la gloire. Je ne scay si vous avez vû des Vers que l'on fit pour ce grand Prince, il y a peu de temps, où les plaisirs le conjuroient de leur laisser l'hyver. Je ne les ay point vûs , répondit Diane , mais j'en ay entendu parler , & serois fort aise de les voir, Je ne tarderay pas à vous donner ce plaisir , reprit Darsine , car je les scay.

Aprés ces mots elle réva
un moment & commen-
ça ainsi.

LES PLAISIRS Au Roy.

*Vous nous quittez, grand Prince,
après tant de beaux jours
Que nous avons donné à vos
tendres amours,
Aux tranquiles plaisirs vous pré-
ferez la gloire,
Vous n'aimez plus que ceux qui
suivent la Victoire.
Vous voulez qu'au fier Mars,
l'Amour cede aujourn'd'huy,
Qu'au milieu de l'Hiver, il triom-
phe de luy.
Ha ! Prince, feriez-vous de tel-
les injustices ?*

Ce temps que vos Ayeuls don-
nerent aux délices,
Mars voudroit nous l'oster, nous
qui sommes contens.
Qu'il ait l'Esté, l'Automne &
l'aimable Printemps.
L'on ne nous a point vû mur-
murer du partage,
Chacun de nous en use en plai-
sir doux & sage.
L'Amour même a rendu tous vos
desseins heureux,
Il vous a fait aimer avant qu'ef-
tre amoureux,
Il vous a fait galant, il vous a
fait aimable,
D'attendrir tous les cœurs il vous
a fait capable :
Pour recompense, helas ! on luy
ravit son bien,

De ceux qu'il a soumis, vous
rompez le lien :
Vous les envoyez tous au fier
Dieu des allarmes,
Vous faites que l'Amour n'a plus
pour eux de charmes :
L'on ne voit plus d'Amant qui
pour faire sa cour,
N'abandonne aisément les plai-
sirs & l'Amour.
Ce Dieu n'est point jaloux de
l'encens qu'on vous donne,
Il scait ce que l'on doit, Prince,
à votre Personne :
Nous venons de sa part pour
vous en assurer,
Nous y venons, grand Prince,
& pour vous conjurer
De soulager l'Amour dans son
inquietude,

En

*En nous laissant icy pendant un
temps si rude.*

*Ha ! laissez nous l'Hiver rester
en ces beaux lieux,
Et songez qu'en vos mains est le
destin des Dieux.*

L'on ne peut pas louer plus galamment ce grand Prince , dit Diane , qu'il l'est dans ces Vers. Pour moy j'y trouve des endroits qui me ravissent. Je suis fort aise que vous les trouviez à vostre gré, reprit Darsine, car je prens interest à la personne qui les a faits.

LA VERTV.

Avec ces mots,

*Toute la Terre m'admirer,
sans pouvoir m'imiter.*

La belle chose que la Vertu, s'écria Olinde, si elle est comme cette Figure la fait paroistre à nos yeux ! Celle pour qui elle a été faite, reprit Darsine, est encore plus belle ; & quoiqu'elle soit la plus grande Princesse du monde, l'on peut di-

Premiere Partie. 51

re que son merite est au dessus de sa naissance: Et si le Sculpteur

*Nous avoit representé,
Sous cette belle Figure,
Vn grand fond de Pieté,
Vne éclatante Beauté,
Vne Ame élevée & pure,
Vne charmante Bonté,
L'on devineroit sans peine
Que c'est icy nostre REYNE.*

LE IEVNE MARS.

*De la France je suis l'a-
mour & les delices.*

*De tous les Immortels le plus
grand est mon Pere.*

De toutes les Vertus la plus
grande est ma mere,
Les imitans tous deux, l'on me
doit voir un jour
Estre de l'Univers la terreur
& l'amour.

Celle que vous voyez
entre elle & Jupiter, est
du Prince du monde le
plus aimable ; & quoys-
qu'en un âge fort peu
avancé, l'on ne laisse pas
de remarquer en luy
toutes les grandes quali-
tez qui font un Héros
accomply. Ses belles in-
clinations ont esté secon-

dées par l'éducation ; & le merite de celuy à qui Jupiter en a donné le soin , est si grand & si connu , que l'on ne peut assez louer le choix que ce grand Prince en a fait. Pour moy , reprit Olinde , qui suis Phisionomiste , je suis fâchée que vous m'ayez dit ce que ma science m'auroit fait connoître de ce grand Prince.

Nous verrons , reprit Darsine , si vous rencontrerez juste aux autres. Ce n'est pas la même

chose , dit Olinde , les Figures dont vous me voulez laisser faire le jurement , n'ont pas des caræteres de grandeur marquez , comme il en paroist en ce jeune Heros. Vous en trouverez beaucoup en celle qui est près de luy , reprit Darline.

MINERVE.

Hymen a comblé mes desirs.

L'on voit dans ma Maison le destin de l'Empire,

Mon Pere en refusa le Titre
glorieux.

Je suis ce digne choix du plus
puissant des Dieux,
De ce Dieu triomphant que l'U-
nivers admire.

J'ay eu l'honneur d'en
voir l'Original, dit Dia-
ne. C'est la Princesse du
monde la plus charman-
te, & qui a le plus d'es-
prit & de merite. Elle ne
l'a point de bagatelle, re-
prit Darsine, mais solide
& capable des plus gran-
des choses. Je suis persua-
dée, dit Olinde, qu'elle

possede toutes les qualitez que vous dites au suprême degré ; & s'il y en avoit manqué quelquesunes, ce qui n'est point, l'on ne s'en seroit pas apperçû, car elle se fait adorer par des manieres si obligeantes, qu'elle ôte la liberté de trouver en elle que des sujets d'admiration & d'applaudissement.

APOLLON.

Je ne cede en grandeur qu'au Maître du tonnerre.

Cette cinquième Figure est d'un Prince qui seroit le premier des hommes, si cette qualité n'estoit réservée à son auguste Frere. Il a mille bonnes qualitez. Il est brave, honneste, bien-faisant & tres-aimable de sa personne.

FLORE.

La grandeur & l'amour contentent mes desirs.

Je trouve, dit Diane,
que ces deux aimables

Figures paroissent se regarder assez tendrement, ils s'aiment de mesme, reprit Darsine, & l'on n'a jamais vû tant d'amitié entre deux personnes de cette élévation : Et l'on doit tenir compte de sa fidélité, à un Prince qui peut choisir.

LA DÉESSE DE
la Jeunesse.

D'un grand Roy je feray
l'heureuse destinée.

La vue de cette belle

Princesse, dit Diane, ne fait que me confirmer dans l'opinion que j'ay, que rien n'est si aimable que la jeunesse. Si toute la jeunesse luy ressembloit, reprit Darsine, tout le monde seroit de vostre sentiment; mais quand l'on n'a que ce seul avantage, il ne suffit pas pour plaire, & l'on voit souvēt de jeunes personnes si désagreables que cette qualité augmente l'aversiōn que l'on a pour elle, dans la crainte de les voir

plus longtemps. Ce n'est pas de celle-là dont je veux parler, dit Diane, & quand ce seroit d'elle, je souûtiendrois que l'âge ne feroit qu'augmenter leur désagrément, & que la jeunesse a joûjours quelque chose qui plaît, quand ce ne seroit que la joye & l'enjoûment qui luy est naturel. Diane a trouvé le moyen de me faire prendre son party, reprit Olinde, puisqu'elle y interesse la joye & l'enjoûment, lesquels

j'ay toute ma vie trouvé
d'un tres-bon commerce.

PALLAS.

*Du plus pur Sang des Dieux
j'ay tiré ma Naissance.*

Je conviendray de tout
ce que vous voudrez , rê-
pondit Diane , pourvû
que vous me laissiez con-
siderer cette Figure : Elle
merite que l'on luy don-
ne une entiere applica-
tion. Ha ! s'écria Olinde
avec empressement , en
mettant la main sur la

bouche de Darsine, pour l'empêcher de parler, ne me dites point, ma chere, quelle est cette Figure : C'est sur elle que je veux vous faire connoître jusques où va ma science. Je vois, reprit Darsine qui estoit débarrassée d'elle, que vostre science cherche les choses aisées : car pour moy, sans en avoir, je diray qu'elle marque beaucoup d'elevation, de grandeur d'ame, de vivacité, de bonté, & un air sur tout

qui la fait connoistre pour ce qu'elle est. Jamais Princesse n'a mieux scû garder son rang, & l'on a fait une remarque, de tous ceux qui luy ont fait leur cour, personne n'en est sorty mal satisfait.

ALCIDE.

Je suis chery de la Victoire.

Celle que vous voyez est d'un Heros dont les actions ont passé toutes celles de ceux de l'anti-

quité. Il a toujours esté favorisé de la Victoire. C'est un Prince d'un tres-grand merite.

THESE.

I'ay contenté la Gloire, & satisfait l'Amour.

Je n'ay jamais vû d'air si fin & si spirituel que celuy de cette derniere Figure. Il n'est point trompeur, répondit Dar-sine, car ce grand Prince a de l'esprit infiniment. Il est brave & galant. Je ne

ne finirois point , si je voulois vous dire toutes les bonnes qualitez de ce jeune Mars.

Vous m'aviez bien dit que je serois charmée , dit Olinde : Si quelque chose en est capable, c'est ce que je viens de voir. Maisachevez , je vous conjure , de nous dire qui sont celles qui sont dans la Gallerie , qui ont des coquilles à leurs pieds.

ARISTOBVLE.

I'avois beaucoup promis en
ma tendre jeunesse.

Pour cette premiere, je ne vous en parleray point, reprit Darsine, ne voulant pas en dire du mal, & n'estant pas assez de ses amies pour en dire du bien : Mais regardez celle d'aprés. Ce sera avec plaisir, reprit Olinde, car elle me plaist fort.

ARISTIDE.

*Mes grandes qualitez m'ont
fixé la Fortune.*

Et je ne serois pas surprise qu'elle eut charmé la Fortune, si elle avoit des yeux : mais vous sçavez que l'on la peint aveugle. Elle ne l'a jamais esté pour luy, reprit Darsine, elle a rendu justice à son merite, avec une constance qui fait connoistre qu'elle n'est point comme l'on nous

la dépeint. Il a remply
si dignement les grands
Emplois & Charges où
elle l'a conduit. Il s'est
avec tant d'honneur ac-
quis l'estime & la con-
fiance du plus grand Roy
du monde, que l'on ne
peut assez la louer du
juste choix qu'elle en a
fait. Elle s'étend encore
sur son heureuse Famille,
qu'il voit prosperer, &
dont l'union & le merite
achevent de rendre son
bonheur parfait.

BALAMIR.

Tenant une bourse
vuide en la main , avec
ces mots ,

*Je presteray mon cœur à
qui l'emplira.*

Pour cette troisième
Figure , l'on pourroit di-
re que celuy qu'elle re-
présente auroit du meri-
te , s'il ne se laissoit pas
conduire à l'avarice.

Carressant un Amour,
avec ces mots,

*Il me console de la cruauté
d'Hymen.*

Celuy qui suit en a
beaucoup, il ne manque-
roit rien à son bonheur,
s'il n'avoit point de Fem-
me, car il est estimé de
tout le monde.

TIBERE.

Avec ces mots,
J'ay bonne intention, mais
je réussis mal.

Je n'en diray pas de
mesme de celle d'aprés.
Celuy qu'elle represente
est fin, rusé & ne fait
rien sans dessein. La bon-
ne foy & la verité ne
sont jamais embarrassées.

AGRIPPA.

*I'ay répondu aux soins du
plus grand Roy du monde.*

Pour celle d'après, rien
n'est si juste que sa de-
vise : Car la personne
pour qui elle a été faite,
par ses soins a beaucoup
contribué à faire réussir
les desseins de notre au-
guste Maître. Rien n'é-
gale sa fidélité & son
activité : Et jamais les
Troupes n'ont été si
bien disciplinées, que de-
puis

puis que nôtre grand Roy s'est déchargé de ce foin sur luy. Il a trouvé le moyen de les faire subsister dans toutes les saisons.

Je m'en fierois bien à luy, dit Diane, car je n'ay jamais vû de Figure qui ait plus de marque d'esprit & de bon sens. Elles sont fort veritables, reprit Darsine, car jamais personne n'a eu plus que luy de l'un & de l'autre. Mais nous nous arrestons insensiblement.

PHAETON.

Avec ces mots,

Par mon ambition l'on m'a
vû outrer la Fortune.

Celle qui suit merite
que l'on la considere.
Elle a esté faite pour un
Homme dont la fortune
a esté aussi grande que
le malheur. Mais vous
passez bien vite à celle
d'aprés. Il est vray, re-
prit Olinde en riant,
qu'elle est plus belle à

mes yeux, mais ce n'est pas assez de plaire, il faut sçavoir si elle le merite. Vous en serez juge vous-même, répondit Darsine.

ARTAXERCE.

Avec ces mots,

Il ne faut que me voir.

Quand vous sçaurez que celuy qu'elle représente est un Prince qui sort d'une Maison qui n'a jamais produit que

G ij

des Heros , & qu'il en
soutient dignement la
grandeur.

BRITOMARE.

Àvec ces mots,

L'Amour m'a fait connoître.

Celuy qui suit, quoys-
qu'il soit bien fait, ne se-
roit pas au rang des au-
tres sans l'Amour : C'est
luy qui a obligé la For-
tune d'en prendre soin.

Voila le premier Homme, dit Olinde, que j'ay vû convenir d'avoir sujet de se louër de l'Amour. J'en ay tant trouvé qui disoient en avoir de s'en plaindre, qu'ils m'en avoient donné mèchante opinion : Mais voyons si la Figure qui suit a autant de sujet d'en estre satisfait.

ARONCE.

*Un autre à ma place se
croiroit heureux.*

L'on peut dire, reprit Darsine, que celuy qu'elle represente a beaucoup d'esprit & de valeur, qu'il a dequoy rendre un honneste homme heureux. Quelques - uns doutent qu'il sçache jouüir de son bonheur. Je ne sçay, dit Olinde, si je devine juste, mais je soupçonne celuy-cy de n'avoir pas lieu d'en estre content.

TERENCE.

*Du Parnasse abattu je rele-
ve la gloire.*

L'on ne peut pas avoir plus d'esprit qu'en a l'Original de cette dernière Figure, & l'on a raison de dire qu'il est l'honneur du Parnasse, car il fait de fort beaux Vers. Ce n'est pas seulement par cet endroit qu'il est louable, il a beaucoup d'autres bonnes qualitez.

Ces deux qui sont aux
côtes de la porte, vis-à-
vis du Trône, represen-
tent, l'une la France, &
l'autre la Victoire. La pre-
miere tient une branche
de lis, & l'autre une de
laurier. Ces deux bran-
ches se joignent sur la
porte où sont gravez ces
mots,

Nous sommes inseparables.

VENVS.

Ayant la main sur la

testé d'un Amour , avec
ces mots,

*Je l'ay toujours préféré à
la Gloire.*

Cette Venus que vous
voyez , dit Darsine , a
esté une des plus belles
Femmes du monde. Pour
avoir trop aimé elle a
perdu la qualité d'aima-
ble.

ROXELANE.

Un amour luy verfant

de l'or dans son tablier,
avec ces mots,

*C'est par sa liberalité qu'il
m'a scû plaire.*

Pour cette seconde,
toute la terre a cru qu'el-
le faisoit servir l'amour à
sa fortune.

ANDROMEDE.

Avec ces mots,

*Ma gloire ne veut pas que
l'on me délivre.*

Cette Andromede que
vous voyez, est belle &
charmante. Toute la ter-
re dit qu'elle est exposée,
je n'en scay pas d'avan-
tage.

JVLIE.

Deux Tombeaux à ses
côitez, un Amant expi-
rant à ses pieds, avec ces
mots,

*Ma tendresse a toujours esté
mortelle à mes Amans.*

L'on dit que la rigueur de cette quatrième est moins redoutable que sa tendresse. C'est un bonheur de ce qu'elle n'est pas belle, dit Diane, puisque son amitié est si fatale : Mais voyons celle d'après, je me sens du penchant pour elle.

MARTESIE.

Avec ces mots,

Le merite, l'honneur m'ont donné la naissance.

Vous ne fçauriez en avoir pour une personne qui le merite mieux ; car celle que cette Figure vous represente, est honnesté, spirituelle, pleine de bonté, de probité : L'on ne voit point de merite plusachevé, il est digne de ceux de qui elle tient le jour.

CLELIE.

Couchée sur un lit de fleurs, avec ces mots,

Ma Vertu fait mon repos.

Cette belle que vous
voyez non - chalamment
couchée sur ce lit de
fleurs , est une des plus
jolies femmes du monde ;
elle a une conduite qui
la fait admirer & esti-
mer de toute la terre.

Je suis ravie , dit Olin-
de , de la justice que vous
rendez à son merite ; car
je l'estime infinîment &
l'aime de même : Je ne
crois pas , dit Darsine , que
vous en disiez autant de
celle qui suit.

BACANTE.

Baccus d'un côté, l'Amour de l'autre, avec ces mots,

*Entre eux deux je partage
mes jours.*

Cette Figure represente bien l'humeur de celle pour qui elle a esté faite. Baccus pendant sa jeunesse luy a fait obliger l'Amour, presentement il la console de son mépris.

HELENE.

Des Amours luy donnant de l'encens, avec ces mots.

Je n'en refuse de personne.

Cette belle a cela de commun avec les Dieux, qu'elle aime l'encens : L'on n'en scauroit donner à une personne plus précieuse & qui en soit plus digne.

AR-

ARSINOE.

Tenant l'Hymen par
la main, avec ces mots,

*C'est luy qui m'a fait trou-
ver l'Amour aimable.*

Mais regardez la jolie
Figure que celle d'aprés.
Les plus honnestes gens
de la Cour ont voulu
luy faire avoir commerce
avec l'Amour ; mais cette
gloire estoit reservée à
l'Hymen. Je la connois,
dit Diane ; & c'est une

des femmes du monde
qui me plaît d'avantage.

D E I D A M I E.

*La gloire dans mon cœur a
vaincu sa tendresse.*

Cette Figure , dit Dar-
sine , a esté faite pour
une Femme qui a résisté
à la passion d'un parfai-
tement honnête Hom-
me , pour qui elle avoit
une violente inclination.
Ces sortes de victoires , re-
prit Olinde , coûtent cher;

& si elle est louïable de l'éfort qu'elle s'est fait, elle est à plaindre de la violence qu'elle a exercé contre son cœur. Si vous la connoissiez cōme moy, dit Darsine, je suis assurée que vous auriez beaucoup d'estime pour elle.

CANDACE.

Avec ces mots,

*Rien ne s'éface dans mon
cœur.*

Elle n'est pas placée à son avantage, car celle qui suit est une des plus belles personnes que l'on puisse voir : Mais ce qui est encore plus estimable en elle que sa beauté, c'est son cœur qui est bon, honnête, plein de fidélité & de tendresse pour ses amis.

C'est une tres-bonne qualité, dit Diane, & qui est fort rare. Vous me donnez envie de voir cette personne. Ce sera quand vous voudrez, re-

prit Darsine ; & je suis assurée que quand vous vous connoistrez , vous vous aimerez.

Et moy, dit Olinde en riant , ne me ferez-vous point faire connoissance avec celle qui a un voile baissé sur son visage. Il seroit difficile , répondit Darsine , toute celle que je vous en puis donner est de vous dire que c'estoit la plus belle personne de son temps ; que sa beauté a causé tous les malheurs de sa vie ; Que

c'est à elle à qui je dois
mon establissement en ces
lieux.

LINDAMIRE.

Un voile baissé sur son
visage, avec ces mots,

*Je cache la cause de mes
malheurs.*

Vous augmentez ma
curiosité, reprit Olinde,
en me faisant connoistre
que c'est à cette person-
ne que nous devons le

plaisir de vous voir. Je ferois bien aise d'en apprendre l'Histoire. Je vous la diray quand vous le voudrez, répondit Darsine. Si c'est quand je voudray, reprit Olinde, ce sera tout-à-l'heure. Je suis persuadée que Diane en sera fort aise, aussi bien que moy. Vous en pouvez répondre, dit Diane; & je crois que nous ne pouvons employer la journée plus agréablement. Puisque vous le souhaitez, répondit Darsine.

sine , je veux bien vous
fatisfaire. Allons nous
mettre sur ces carreaux
qui sont sur les degrez
du Trône. Ce qu'elles fi-
rent. Elle songea quelque
temps à ce qu'elle avoit
à dire , après ~~quoy~~ elle
commença ainsi.

HIS-

HISTOIRE
DE LINDAMIRE,
ET DE PALMIRIS.

Nous tirons l'origine de nostre Maisson, d'Angleterre. Elle y parut avec éclat jusqu'au temps que Saint Loüis, Roy de France, fit dessein d'aller faire vn voyage à la Terre Sainte. Palmiris qui en estoit Chef en ce temps là, & qui estoit demeuré son maître fort

jeune , par la mort de ceux qui luy avoient donné la naissance , resolut de faire un voyage en France , dans l'intention de s'embarquer dans celuy que ce Saint Roy devoit faire.

C'estoit plustôt l'envie de se signaler par quelque belle action , que la pieté , qui luy fit former ce dessein. Il estoit dans un âge où l'on y songe guére. Il estoit beau , bien fait , il avoit de l'esprit , toute sa personne estoit

agreable. Vous jugerez facilement du chagrin que ses parens & ses amis eurent à le voir partir.

Je ne finirois point si je voulois vous dire tout ce qui se passa dans ces tristes adieux : Il suffit de vous apprendre qu'il s'embarqua avec un train qui répondoit à sa magnificence & à sa richesse ; qu'il arriva à la Cour de France ; qu'il y fut tres-bien traité de Leurs Majestez ; qu'il y fut regardé des Dames avec

plaisir. Aussi avoit-il tout ce qu'il faut pour plaire. Il estoit galant, magnifique, complaisant. L'on ne doit pas s'étonner si fait comme je vous le dépeins, il réussit dans cette Cour.

Beaucoup de belles firent dessein sur son cœur, & comme il estoit naturellement galant, il ne fut cruel à pas une, tant qu'il en fut maître. Mais enfin l'heure vint à laquelle il devoit sentir la puissance de l'Amour. Il



vit la belle Lindamire, il en devint éperdûment amoureux. Il ne luy fut pas difficile de s'en faire aimer, ayant toutes les bonnes qualitez que je viens de vous dire. Il pouvoit même donner à la belle Lindamire, ce que la fortune avoit refusé à son merite.

L'esprit & la beauté estoient les seuls avantages qu'elle eut: car bien qu'elle fust d'une grande naissance, ceux qui la luy avoient donnée, avoient

dissipé beaucoup de bien
& ne luy en avoient laissé
que fort peu. Comme el-
le avoit de l'esprit, elle
ne regarda pas seulement
Palmiris comme un ai-
mable amant, mais aussi
comme un establissement
considerable pour elle.
Ce qui luy faisoit de la
peine estoit de songer
qu'il luy faudroit quitter
son pays pour toujours,
s'il l'aimoit assez pour
l'épouser. Cette crainte
ne luy dura guére, el-
le sentit bien-tôt qu'il

avoit rendu son cœur sensible , & qu'elle l'aimoit assez pour le suivre par tout , quand elle seroit à luy.

Si l'amour faisoit des progrés dans le cœur de la belle , il ne laissoit guére nostre amant en repos. Il estoit en de continuëlles inquietudes. Il craignoit que Lindamire ne l'aimât pas assez pour voulloir abandonner ses parens & son pays pour luy. Il y avoit même des momens où sa de-

licatesse luy faisoit craindre qu'il n'y eust de la politique dans sa conduite, & qu'elle ne considerast autant ses establissemens que sa personne.

Il s'en expliqua avec elle, & fut si content de ce qu'elle luy dit, & remarqua tant de franchise dans ses discours, qu'il en fust ravy, & resolut dés ce moment de la presser de le rendre heureux. Elle y consentit. Leurs Majestez approuverent leur Mariage, qui

fut fait en peu de jours. Palmiris pouvoit disposer de luy ; il n'avoit qu'à demander la permission au Roy d'Angleterre , qu'il luy accorda facilement. Les nopus se firent avec beaucoup d'éclat & de magnificence. Leurs Majestez les honnorerent de leur presence.

Nos Amans estoient heureux , mais helas ! que le bonheur dure peu , & qu'ils en firent une cruelle experience !

Comme le Roy ne de-

voit partir de trois mois,
nos jeunes Amans resolu-
lurent d'aller en Angle-
terre , Palmiris voulant
faire sa chere Lindamire
maîtresse de son bien ,
comme elle l'estoit de
son cœur. Ayant pris cet-
te resolution , ils se pré-
parerent au départ ; ils
prirent congé du Roy
& des Reynes. Un mois
aprés leur Mariage , ils
arriverent en Angleterre
assez heureusement.

Palmiris y presenta
Lindamire au Roy son

maître, qui la trouva trop belle pour son malheur, puisque cela les a tous causez. Ce Prince parut dès ce premier jour prendre plaisir à la regarder; il la faisoit admirer à ceux qui estoient près de sa personne, qui connois- sants son humeur, ne douterent point qu'il n'eust de l'inclination pour elle.

Ils en furent encore plus persuadez le lende- main, quand ils virent qu'il l'alloit voir, après luy avoir envoyé deman-

der si elle l'auroit agréable. Ce procedé devoit faire cōnoistre la puissance qui faisoit agir ce Roy.

Lindamire ne l'attribua qu'à l'honnêteté de ce Prince : Et après avoir r̄épondu à celuy qui vint de sa part, que Sa Majesté luy feroit beaucoup d'honneur, elle se mit sur son lit pour le recevoir, & ne chercha point à se parer. Elle n'avoit dessein de plaire qu'à son Palmiris.

Le Roy amoureux ne

tarda guére à venir, je dis amoureux, car il l'estoit déjà éperdûment: Aussi la beauté de Lindamire n'estoit pas de celles à qui il faut beaucoup de temps pour faire son effet. Il entra dans la chambre de cette belle d'un air embarrassé, quoy qu'il fust naturellement hardy. Mais l'amour sçait si bien changer l'humeur de ceux qu'il touche, qu'il ne faut pas s'estonner s'il produisit cet effet en ce Prince. Lequel fit

à Lindamire mille offres honnestes. Il loua Palmiris d'avoir fait un si beau choix : Il dit à cette belle , qu'il prendroit tant de soin de luy faire trouver l'Angleterre agreable , qu'il esperoit qu'elle consentiroit d'y demeurer. Elle luy répondit avec tant d'esprit & de modestie , qu'il en fust charmé.

Le Lendemain il l'envoya prier de venir au bal chez la Princesse Cezarine sa Sœur ; & luy

envoya une parure de rubis & diamans d'un très grand prix, de la part de cette Princesse, qui prioit Lindamire, par un billet fort obligeant, de s'en vouloir servir le même jour. Elle se trouva embarrassée, n'estant point accoutumée à de pareilles ayantures. La crainte qu'elle eut de désoblicher la Princesse, en refusant son présent, fit qu'elle le prit & qu'elle s'en para pour le bal. Elle y parut belle comme le jour.

Je vous conjure ma
chere , dit Olinde , de
nous en faire le portrait.
Il n'est pas possible qu'il
ne vous en soit resté
quelqu'un dans vostre
Maison. J'en ay un , re-
prit Darsine , qui m'est
tombé heureusement en-
tre les mains depuis peu.
Elle l'avoit laissé à une
de ses Parentes , quand
elle partit pour l'Angle-
terre. Il a été à plu-
sieurs personnes depuis.
Il y a trois mois que le
hasard me le fit trouver
chez

chez une de mes amies,
laquelle voyant l'envie
que j'avois de l'avoir, me
le donna.

Il est le plus agreable
que l'on puisse voir. Elle
est peinte en Venus, les
bras & la gorge demy-
nus, le reste de son corps
est couvert d'un crespe
qui en laisse voir une
partie de la beauté. Elle
y paroist des grands yeux
bleus spirituels, le nez
bien fait, une petite bou-
che, les lèvres vives, le
tour du visage admirable,

le teint séparé d'une blancheur à éblouir & d'un rouge le plus beau du monde ; une grande quantité de cheveux d'un blond argenté, tous bouclés à grosses boucles, dont une partie sont relevéz negligemment, & l'autre tombét sur sa belle gorge ; la taille fine & agreable.

Je ne suis point estonnée, dit Olinde, si cette personne faite de la manière que vous nous la venez de dépeindre, a

fait naître de si grandes passions. Il eut bien mieux valu pour son repos, reprit Darsine, qu'elle eust été moins belle ; mais le Ciel en avoit ordonné autrement.

La Princesse Cezarine qui avoit remarqué l'empressement du Roy son Frere, pour Lindamire, luy faisoit cent caresses, & pretendoit par là faire sa cour. Tous les soirs elle l'envoyoit querir : c'estoit tous les jours des divertissemens nouveaux.

Le Roy se trouvoit chez la Princesse sa Sœur , & ne perdoit point d'occasions de voir la belle Estrangere : Cependant elle ne soupçonneoit point ce Prince d'avoir de l'amour pour elle.

Les choses estoient en cet estat , quand Palmiris receut un Courier de France, pour l'avertir que le Roy partiroit dans peu. Cette nouvelle affligea extrêmement Linda- mire. Palmiris , quelque resolu qu'il fust de partir,

ne pouvoit sans chagrin songer qu'il luy falloit quitter la personne du monde qu'il aimoit le mieux, & de laquelle il estoit le plus tendrement aimé. Mais enfin le temps pressoit, il n'en avoit pas plus qu'il luy en falloit pour se préparer à partir. Il s'y disposa donc le plus promptement qu'il luy fut possible.

Je ne vous diray point ce que ces Amans se dirent en se quittans, ny l'extrême douleur de Lin-

damire à cette cruelle séparation. La Princesse Cezarine fut la voir pour la consoler ; & comme elle l'aimoit déjà, elle fut touchée de sa douleur.

Pour le Roy, il estoit ravy de l'éloignement d'un homme qu'il regardoit comme un rival aimé, comme un rival heureux. Tout le merite de Palmiris ne faisoit qu'attirer la haine & augmenter la jalousie de ce Prince. Il fut chez la belle affligée, il feignit d'estre

fâché du départ de son Epoux.

Lindamire estoit grosse & même fort incommodée de sa grossesse ; cela joint à la douleur qu'elle avoit de l'éloignement de son cher Palmiris, la firent tomber malade. Le Roy en fut fort allarmé. Il envoya tous ses Médecins. Il alloit luy-même à tous momens sçavoir de ses nouvelles. Jamais l'on n'a vû tant d'empressement que ce Prince en fit voir pour

cette belle , pendant sa maladie. On en prit tant de soin , on luy donna les remedes si à propos , qu'elle guerist.

Le Roy fut transporté de joye quand on l'affura qu'elle estoit hors de danger. Tous les jours sa santé revenoit , mais sa douleur ne diminüoit point. Elle luy estoit toujors présente ; rien ne l'en pouvoit détourner. Elle refusoit tous les divertissemens qui luy estoient offerts.

Les

Les choses ne demeurent guére dans cet estat. Le Roy devenoit tous les jours plus amoureux. L'éloignement de Palmiris augmentoit sa hardiesse naturelle.

Un soir qu'il trouva Lindamire chez la Princesse qui gardoit le lit, il s'approcha d'elle, en luy disant, Verra-t-on toujours, Madame, cette langueur dans vos yeux ? Que celuy qui la cause la merite peu, puisqu'il a esté capable de vous

quitter ! Pour moy , si
j'avois le bonheur d'estre
aimé de vous , je.....

Arrestez là , Seigneur , &
connoissez Lindamire. Si
Palmiris manquoit à son
devoir , il seroit indigne
d'elle. Ha ! Madame , re-
prit le Roy , seroit - on
indigne de vous , si l'on
avoit de la tendresse qui
fist tout quitter pour
passer sa vie à vos pieds ?

Le destin de Palmiris ,
répondit Lindamire , l'ap-
pelle autre part : Mais ,
Seigneur , je vous conju-

re que nous finissions une conversation qui ne sçauroit me plaire, & qui blesse la delicateſſe d'un cœur comme le mien.

En diſant ces dernières parolles elle quitta le Roy, & s'approcha de la Princesſe. Ce Prince la suivit ; mais il ne pût trouver aucun lieu de luy parler en particulier de tout le soir, & même de plusieurs jours ensuite ; car elle l'évitoit avec soin, ayant remarqué avec douleur qu'elle ne

luy estoit pas indifferente.

Elle en fut persuadée peu de temps après : car quelque soin qu'elle put prendre pour s'empêcher de luy parler en particulier, il estoit le maître, il n'avoit qu'à faire signe, tout le monde estoit disposé à favoriser ses desseins.

Comme il estoit naturellement violent, il ne le contraignit pas long-temps. Il fit connoistre qu'il estoit resolu d'estre

écouté, & mesme d'estre craint, si l'on ne le vouloit point aimer. Les deux premieres fois qu'il parla à la belle Lindamire, ce fut avec douceur, mais à la troisième il luy fit connoistre qu'il n'y avoit point de violence à laquelle il ne se portât, si elle refusoit de l'aimer.

Elle luy répondit, ce cœur que vous me demandez, Seigneur, n'est plus à moy, mon devoir & mon inclination en ont disposé en faveur de

Palmiris. Il sera à luy jus-
ques au tombeau. Pour
ma vie , elle dépend de
vous , vous pouvez me
l'oster : mais pour ce
cœur , vous ne le touche-
rez jamais. Je parle har-
diment , Seigneur , & le
puis sans manquer au
respect que l'on vous
doit , n'estant pas née
vostre sujette.

Vous l'estes , Madame ,
reprit le Roy , puisque
vous avez épousé un de
mes sujets , & un sujet
sur lequel je me vange-

ray de vos cruautez. Il
est en un lieu, répondit
Lindamire, qui m'en don-
ne peu de craindre vos
menaces : mais moy, Sei-
gneur, puisque ma vüe
vous irrite contre luy,
je partiray demain pour
France.

Je vous en empesche-
ray bien, dit l'impatient
Roy. Tersandre, ayez
soin de la garder. Vous
m'en répondrez sur votre
vie.

Je suis donc prison-
niere, dit Lindamire ?

Non, non, vous ne l'estes pas, Madame, reprit ce Prince : Vous pouvez aller par tout où il vous plaira ; mais Tersandre vous accompagnera avec vingt Gardes.

Lindamire fut surprise du procedé que l'on avoit pour elle.

Tersandre, dont le mérite estoit digne de la naissance, ne pût sans chagrin recevoir un tel ordre du Roy son Maître. Il fit connoistre à Lindamire, la peine que

cela luy faisoit.

Cezarine ayant scû la maniere d'agir de son Frere , en fut estonnée. Elle le connoissoit pour estre emporté , mais elle n'auroit jamais crû qu'il Peust esté jusques à ce point. Elle fut voir Lindamire , qui se plaignit à elle de la violence du Roy son Frere. La Princesse luy dit qu'elle en avoit beaucoup de déplaisir , & qu'elle luy promettoit de parler fortement à luy , quand elle

devroit hasarder de perdre ses bonnes graces.

Lindamire l'en remercia.

Cependant elle estoit gardée avec beaucoup de soin ; mais c'estoit avec tant de respect, que quand elle auroit été Reine, Tersandre n'en auroit pas eu d'avantage pour elle. D'abord l'honnêteté & la compassion le firent agir ; mais dans les suites ce fut quelque chose de plus fort. Elle estoit belle, elle estoit malheureuse, il n'en falloit pas d'a-

vantage pour toucher le cœur de l'illustre Tersandre. Aussi le toucha-t-elle sensiblement.

Il crût dans les commencemens que ce qu'il sentoit n'estoit qu'un effet de pitié ; mais il connut peu de temps après que c'estoit une puissance plus grande , à laquelle il ne pouvoit résister. Quand il s'en apperçût il n'en estoit plus le maître. Il résolut donc de se laisser aller à son penchant, & d'aimer Linda-

mire toute sa vie , sans qu'elle le sçust.

Cependant le Roy la voyoit tous les jours. Quelques fois il luy fai-
soit des prieres , & tres-
souvent des menaces. Et
le recevoit les unes com-
me les autres. Elle avoit
resolu de mourir , en cas
que ce Prince se voulust
porter à quelque violen-
ce.

Comme elle connois-
soit en Tersandre un vray
merite , & qu'il luy pa-
roissoit prendre part à ses

malheurs, elle ne luy cacha point la resolution dans laquelle elle estoit. Il en parut fort reconnoissant, & l'assura qu'il n'y avoit rien au monde qu'il ne fist pour détourner le Roy des desseins qu'il pouvoit avoir formez contre elle.

Lindamire l'en remercia avec tant de douceur & d'honnêteté, qu'il en fust penetré, & ne puist s'empescher de luy dire, Ne craignez rien, Madame, vôtre Vertu est trop

chere au Ciel pour estre abandonnée à l'injuste fureur d'un Tirant ; & je ne connoistray plus de maître , quand il ira de vous sauver la vie.

Vous estes genereux , Tersandre , répondit Lindamire , mais je ne dois point en abuser , & ne dois point permettre que vous exposiez vôtre vie & vostre fortune pour une malheureuse . Non , non , vivez en repos , & me laissez mourir . Soyez fidelle à vôtre Maître .

Je vous l'ay déjà dit, Madame, répondit Tersandre, que je n'en connois plus quand il est assez cruel pour en vouloir à une si belle vie, à une vie pour laquelle je donnerois mille fois la mienne.

Il luy dit encore beaucoup de choses de cette nature. Ensuite il luy apprit qu'il n'estoit point nay sujet du Roy d'Angleterre, & qu'il estoit Ecossois. Il la conjura de se servir de luy pour se

sauver, en cas que le Roy
persistaſt dans ſes perni-
cieux deſſeins. Il luy dit
que ceux qui la gardoient
eſtoient abſolument à luy
& tous preſts à ſuivre ſes
ordres. Il la conjura de
ne fe point inquieter ;
qu'il l'avertiroit de tou-
tes chofes ; que cepen-
dant il alloit ſ'assurer
d'un Marchand qui avoit
un Vaiſſeau au port preſt
à partiſ.

Lindamire luy fit con-
noiſtre qu'elle eſloit ſen-
ſible aux bontez qu'il
avoit

avoit pour elle. Un moment après il la quitta pour aller donner ordre à ce qui estoit nécessaire à leur départ.

Cependant Cezarine parla au Roy son Frere, & luy dit tout ce qu'elle pût & crût devoir dire, pour l'obliger de traiter Lindamire d'une autre maniere. Elle luy representa le bruit que cette violence feroit dans les Cours estrangeres, & particulierement dans celle de France : Que la Reine

Blanche aimoit cette personne fort tendrement ; qu'elle avoit esté nourrie auprès d'Elle ; que son merite & sa vertu estoient chers à cette grande Princesse.

Tout ce que Cezarine pût dire ne servit de rien : Elle crut qu'il en falloit demeurer là pour la premiere fois..

L'Ambassadeur de France , qui estoit parent & amy de la belle Prisonniere , vint trouver le Roy, pour luy demander

dequoy il se plaignoit d'elle. Ce Prince répondit qu'il n'avoit à rendre compte à personne de ses actions. L'Ambassadeur luy repartit, que comme elle estoit née Françoise, il sçavoit bien que le Roy son Maître s'interesseroit dans sa fortune.

Elle a perdu cette qualité, dit l'impatient Roy, en épousant un de mes Sujets ; & je ne veux plus que l'on m'en parle. En disant ces dernières parolles il tourna le dos

à l'Ambassadeur ; lequel s'en alla avec beaucoup de douleur de n'avoir pu servir sa belle Parente.

Le Roy, avant que de se porter à la dernière extrémité , resolut de se servir d'une Tante de Palmiris, pour voir si par elle il pourroit obliger sa cruelle à l'aimer, (c'est le terme dont il se servoit quand il vouloit parler d'elle.)

Cette Tante de Palmiris , qui s'appelloit Circé , estoit de ces femmes qui

croyent que l'on doit tout faire pour la fortune , & que l'on ne doit point refuser son cœur à un Amant couronné.

Elle promit à ce Prince de le servir dans ce dessein. Elle fut chez Lindamire , & luy dit en l'abordant, J'ay été fort surprise quand j'ay appris ce qui vous est arrivé : Je viens, ma chere Niéce, vous offrir tout ce qui est en mon pouvoir.

Vous estes bien bonne , Madame , luy répondit

dit Lindamire , de vous interesser en mon malheur. Je n'esperois pas moins de vous. Vous avez raison , ma mignonne, de croire que je prens interest aux choses qui vous touchent. Je vous aime comme si vous estiez mon enfant. Le Ciel m'est témoin de cette vérité.

Lindamire la remercia les larmes aux yeux. Quand Circé la vit attendrie , elle luy dit , mon enfant , vous estes mal-

heureuse, mais vous avez contribué à vostre malheur. Vous avez traité le Roy avec trop de ficeré, la prudence veut que l'on ménage les personnes qui ont la puissance en main. Vous aimez vostre Mary, cependant vous ruinez sa fortune & la vostre. Je scay qu'il est beau à une femme d'estre fidelle & honneste; mais il ne faut pas se perdre entierement pour cela, il faut agir avec douceur & prudence.

Palmiris assurément vous en fçaura mauvais gré à son retour. Je fçay que vous ne luy pouviez faire un plus grand déplaisir que de le broüiller avec le Roy. Il y a une raison particulière pour cela, que l'on ne doit point dire à sa Femme.

Il n'y en peut avoir, respondit brusquement Lindamire. Palmiris a de l'honneur, il m'aime, & je ne doute pas qu'il ne soit content de mon procédé : Et quand il ne le feroit

seroit point , je fais mon
devoir , & me satisfais
moy-même.

Il faut vous désabuser
la belle , répondit Circé.
Scachez donc que vostre
Mary estoit éperdument
amoureux de Cezarine ,
quand il est party ; &
qu'il estoit assez heureux
pour n'estre point indif-
ferend à cette Princesse.
Je le scay mieux que per-
sonne du monde , puis-
que c'est moy qui rendois
les Lettres.

Vous ne leur estes

guére fidelle , Madame ,
dit Lindamire en rougis-
sant , de découvrir leur
secret à une personne qui
souhaiteroit de n'en rien
ſçavoir. Je ne vous en
aurois rien dit aussi , re-
partit Circé , ſi la pitié
que j'ay de vous voir
perdre pour un ingrat
qui merite ſi peu vostre
tendresse , ne m'y obli-
geoit.

Vostre pitié eſt bien
cruelle , Madame , dit Lin-
damire ; Si vous en aviez
eu vous m'auriez épargné

le chagrin que vous venez de me donner.

Comme elle achevoit ces mots, on la vint avertir que la Princesse la venoit voir. Elle ne pût sans émotion entendre nommer ce nom. Pour Circé, elle se trouva fort embarrassée. Elle craignoit que Lindamire ne découvrît quelque chose de leur conversation à la Princesse. Cette pensée luy fit prendre le party de se retirer. Elle dit à sa Niéce, en la quittant,

qu'elle luy feroit voir , quand elle voudroit , des Lettres qui estoient des preuves certaines de ce qu'elle luy avoit dit.

Lindamire ne luy répondit point , & se jeta promptement sur son lit pour cacher à la Princesse le trouble où elle estoit. Laquelle arriva un moment après , & fit mille amitiez à la belle Prisonniere , & luy rendit compte de la conversation qu'elle avoit euë avec le Roy son Frere ,

sur son sujet. Elle l'assura qu'elle ne se rebuteroit point.

Lindamire la remercia avec une voix si foible, que la Princesse connut qu'elle s'estoit trouvée mal. Elle luy prit le bras, & l'ayant trouvée sans pouls, elle appella du secours. Lindamire estoit évanouie. Elle avoit senty une si cruelle douleur d'estre obligée de remercier sa rivale, que cela luy avoit causé cet accident. On la fit revenir

avec les remedes dont on a accoutumé de se servir en de pareilles occasions.

Cezarine estoit sensiblement touchée de voir Lindamire en cet estat. Elle en accusoit la cruauté du Roy son Frere. Elle n'avoit garde de deviner le véritable sujet de la douleur de cette belle; laquelle regardoit cette Princesse comme une personne qui luy avoit ôté un cœur qui seul estoit capable de luy faire aimer la vie. Son empres-

sement pour elle luy donnoit une mortelle douleur.

C'est l'ordinaire de la jalousie d'empoisonner les meilleures actions de ceux qui nous la font sentir.

Comme elle estoit fort abattuë, les Medecins dirent à Cezarine qu'il luy falloit du repos. Elle la quitta après l'avoir embrassée & conjurée avec des parolles fort tendres, de ne se point affliger, & qu'elle luy promettoit

N 1111

de ne rien épargner pour sa liberté. Lindamire ne pouvant répondre, luy serra la main.

Quand la Princesse fut partie, elle fit signe à tout le monde de se retirer, & ne resta auprès d'elle qu'une de ses Filles, à laquelle elle avoit beaucoup de confiance; qui estoit fille de sa Nourrice. Cette personne qui s'appelloit Belizinde, avoit un fort grand attachement pour sa Maîtresse.

Lindamire ne se con-

traignit point pour nelle ;
elle se plaignit tout haut
de la fortune qui avoit
paru d'abord luy estre
favorable, pour la rendre
encore plus malheureuse.

Est-il possible, Palmi-
ris, disoit-elle, que vous
soyez infidelle ? Que tou-
te ma tendresse n'ait pû
me conserver vôtre cœur ?
Ce cœur qui faisoit tout
le bonheur de ma vie,
n'est plus à moy, il est à
un autre. Hâ, Ciel ! puis-
je voir le jour après cette
perte ? Il n'y a plus rien

au monde pour moy.
Cezarine, que vous estes
heureuse, Palmiris vous
aime !

Elle accompagnoit ces
mots de tant de larmes
& de sanglots, que Circé,
l'artificieuse Circé en au-
roit esté touchée, si elle
l'eust vue en cet estat.

Belizinde qui avoit en-
tendu les plaintes de sa
Maîtresse, & connu par
elles le nouveau sujet qu'
elle avoit de s'affliger,
s'en approcha en luy di-
sant, avez-vous, Mada-

me , des preuves si certaines de l'infidélité de Palmiris , que vous n'en puissiez douter ? Il vous en a tant donné de son amour. Ha ! Belizinde , que me dites - vous ? reprit Lindamire. Il aime la Princesse , il en est aimé. L'on me doit faire voir des Lettres qu'il luy a écrites. Circé les a entre les mains , & me les doit apporter.

Pour moy , Madame , répondit Belizinde , je ne le scaurois croire , je n'y

vois pas mesme d'apparence ; car si l'on luy avoit donné des Lettres pour la Princesse , elle n'auroit osé les retenir. Un amant aimé , qui voit tous les jours ce qu'il aime , n'auroit-il point parlé des Billets qu'il auroit écrits , s'il n'en avoit pas eu de réponse ? Il y a quelque chose là que je ne comprehens point , que le temps découvrira.

Circé jusques icy ne vous a pas fait paroistre tant d'amitié qu'elle dûst

pour vous, trahir sa Princesse. L'avis qu'elle vous donne m'est suspect ; & quand vous y penserez bien, vous verrez, Madame, que vous avez été trop prompte à croire ce que l'on vous a dit de vostre Epoux.

L'on vous a assurée qu'il aimoit la Princesse, si cela avoit été l'on s'en seroit apperçu ; les personnes qui sont dans une grande élévation, sont vûs de plus loing que les autres. De plus, son cœur

a toujours paru digne de sa naissance ; sa vertu est connue de toute la Cour. Beaucoup de grands Princes ont fait mille choses pour luy plaire , qui n'y ont point reussi : Et vous voulez qu'elle aime un homme qui n'a pris aucun soin de se faire aimer d'elle ; qui est marié à une belle personne depuis peu , qui l'aime tendrement. En verité , Madame , cela choque le bon sens.

Quoy , tu trouves que

cela choque le bon sens,
d'aimer Palmiris ? reprit
Lindamire. Assurément,
dit Belizinde. Si la Prin-
cesse l'aimoit , elle en se-
roit fort dépourvüe. Mais
je ne le crois point , &
suis fort persuadée que
c'est une malice de Cir-
cé, que vous découvrirez
quelque jour : Et je ne
doute pas qu'en ce temps
là vous n'ayez du regret
d'avoir soupçonné un
Mary qui vous aime , &
une grande Princesse qui
a tant de bonté pour vous.

elle

Lindamire , au travers de sa jalousie , ne laissoit pas de voir qu'il y avoit de la raison aux discours de Belizinde. Elle trouvoit même du plaisir à le croire. Il est si naturel de se flater dans les choses que l'on souhaite , & l'on a tant de joye de trouver ce que l'on aime innocent , qu'il ne faut pas s'estonner si Lindamire écouûtoit si patiamment ce que l'on luy disoit pour la justification de Palmiris.

Elle

Elle demeura pourtant toujours ferme dans la resolution qu'elle avoit prise de voir les Lettres que Circé luy devoit montrer.

Belizinde fut bien aise de voir que ces discours avoient produit l'effet qu'elle souhaittoit dans l'esprit de sa Maîtresse. Elle ne voulut point s'opposer à l'envie qu'elle avoit de voir les Lettres que Circé luy devoit montrer : Et cette sage Fille qui connoissoit son

humeur , sceut si bien prendre son temps pour luy parler de Palmiris , & de la tendresse qu'elle avoit remarqué qu'il avoit pour elle , qu'elle rem par là en quelque sorte la tranquilité dans son esprit.

Comme elle connut qu'elle avoit besoin de repos, elle la conjura d'en vouloir prendre , & de considerer qu'il y alloit de la vie d'un innocent qui luy devoit estre cher.

Lindamire auroit bien

voulu le pouvoir, mais l'inquiétude qui en est ennemie mortelle, ne l'en laissa guére jouir. Elle passa une partie de la nuit à faire des reflexions sur l'estat de sa fortune.

Aussi-tôt qu'elle vit le jour elle demanda des tablettes pour écrire à Circé, & le fit en ces termes.

LINDAMIRE

A
CIRCE.

A Chevez, Madame,
A ce que vous avez si
bien commencé, faites moy
voir l'infidélité de Palmiris,
ne laissez pas vostre ouvra-
ge imparfait. L'incertitude
dans laquelle je suis, est
plus cruelle que la mort;
Vous pouvez m'en tirer en
m'envoyant la confirmation
de mon malheur.

Lindamire ayant achevé d'écrire, donna ces tablettes à Belizinde, & luy commanda de les porter à Circé, & de luy demander de sa part ce qu'elle avoit promis de luy faire voir. Belizinde partit dans le moment pour executer les ordres de sa Maîtresse, quoiqu'il ne fût pas une heure propre à voir les Dames: mais l'impatience de Lindamire ne pouvoit souffrir aucun retardement.

L'on luy dit à la porte

de Circé , qu'elle avoit fort mal passé la nuit , que l'on ne pouvoit la voir ny pas une de ces Femmes , qu'elles estoient toutes dans sa chambre . Belizinde fut fâchée de ce contre-temps ; & s'en retourna en rendre compte à Lindamire , & luy dit qu'elle croyoit que Circé faisoit la malade .

Belizinde en jugeoit tres-juste , car Circé ayant quitté Lindamire , fut rendre compte au Roy de ce qu'elle avoit fait .

Ce Prince sentit un chagrin extreſme d'ap- prendre la douleur qu'a- voit Lindamire. Ce n'eſ- toit pas par une delica- tesse qui fait que l'on eſ- ſensible à tout ce qui touche la personne que l'on aime. Ce Prince eſ- toit bien éloigné de ces ſentimens : S'il fut tou- ché , c'eſtoit de rage & de dépit de la voir ſensi- ble pour un autre.

Il fe promena long- temps à grands pas. Les moins violentes de ces

resolutions estoient de faire mourir Palmiris.

Circé luy laissa passer les premiers mouvemens de sa colere , après lesquels elle s'approcha de luy, pour luy repreſenter qu'il falloit songer comme elle pourroit sortir de l'affaire où elle s'estoit engagée ; que Lindamire ne manqueroit pas de la presser de luy faire voir les Lettres dont elle luy avoit parlé : Qu'elle ne voyoit point de meilleur moyen que d'envoyer un
Gen-

Gentilhomme qui estoit
à elle, & qui avoit de
l'esprit, pour gagner une
des Filles de Lindamire:
Qu'elle en avoit une An-
gloise depuis peu; qu'elle
croyoit que celle-là seroit
plus aisée à seduire que
les autres: Que le Gentil-
homme à qui elle vou-
loit donner l'ordre, la
connoissoit, & qu'elle es-
peroit par son moyen a-
voir des Lettres de Pal-
miris, afin d'en pouvoir
contrefaire l'écriture.

Le Roy approuva son

P

dessein , & luy dit même que pour avoir le temps de l'executer , elle feindroit quelques jours une indisposition & qu'elle garderoit le lit , ne voulant pas se fier à ses Femmes.

Pour le Cavalier, l'histoire dit que ce n'estoit pas la seule confiance qu'elle eut prise en luy. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, je n'aime pas assez sa memoire pour prendre le soin de la justifier.

Oronte (c'est le nom du Gentilhomme) eut une joye extrême de l'ordre que luy donnoit Circé. Il y avoit deux ans qu'il aiinoit cette Fille, & qu'il en estoit aimé ; la crainte qu'il avoit eüe de donner de la jalousie à cette mèchante femme dont il esperoit sa fortune, luy avoit fait cacher son amour. Il est aisé de juger de l'empressement qu'il eut à s'aquitter de sa commission.

Il fut voir Cleone , à

Pij

laquelle il découvrit le sujet de son voyage, & à quel dessein Circé l'envoyoit vers elle. Il luy dit qu'il l'aimoit trop pour luy rien cacher.

Cleone qui avoit de l'esprit, ne manqua pas à témoigner à son Amant le plaisir qu'il luy faisoit d'en user ainsi. Mais comme elle avoit un secret chagrin contre Circé, qu'elle regardoit comme sa rivale, elle luy dit qu'elle ne consentiroit jamais à tromper Linda-

mire : Que son sentiment estoit qu'il falloit luy découvrir l'intention de Circé , & l'obliger elle-même à leur donner des Lettres de Palmiris : Que de la maniere qu'elle luy proposoit, il en pouvoit tirer les mesmes avantages, puisqu'elle estoit fort assurée du secret de sa Maîtresse : Que si Circé avoit de l'amitié pour luy , elle feroit valoir ce service auprès du Roy.

Oronte se trouva embrassé ; car il connut

que c'estoit la jalousie qui faisoit parler Cleone de cette maniere. Il fit ce qu'il pût pour luy faire changer de sentiment; mais il luy fut impossible. Elle luy dit à la fin qu'il la laissast en repos, & qu'elle estoit lasse de luy voir des ménagemens pour une personne qu'elle n'aimoit point, & qu'il n'avoit qu'à prendre son party.

Le pauvre Oronte, quand il vit le tour que Cleone vouloit donner à

cette affaire, auroit bien voulu ne s'en estre jamais chargé. Elle ne pouvoit que luy donner du chagrin : Il falloit trahir une personne qui s'estoit confiée à luy, ou perdre une Maîtresse qui l'aimoit cherement.

Il fit ce qu'il pût pour l'attendrir ; mais ce fut en vain qu'il y travailla. Elle luy dit d'un air imperieux, qu'elle ne le verrroit jamais, s'il ne consentoit à ce qu'elle vouloit. Quand il la vit

resoluë , il prit le party de la laisser faire , après avoir songé qu'il estoit inutile à luy de s'y opposer , puisqu'il l'avoit rendue maîtresse de son secret

Cleone fut ravie de voir le sacrifice que son amant luy faisoit du secret de sa rivale. Elle luy témoigna qu'elle en estoit fort contente.

Ils convinrent ensemble qu'ils diroient à Circé , qu'il faloit faire des présens considerables si l'on vouloit la gagner , & qu'-

elle n'estoit pas fille à se laisser toucher aux douceurs. Je suis persuadée qu'ils ne se quitterent point sans avoir parlé de leur tendresse ; mais comme cela n'est point nécessaire à la suite de nostre histoire, vous voulez bien que nous laissions aller l'un trouver Circé , & l'autre Lindamire.

Aussi-tost qu'Oronte eut quitté Cleone , elle courut trouver sa Maîtresse , pour luy dire ce qu'elle venoit d'appren-

dre. Il seroit difficile de vous exprimer l'effet que la joye & l'estonnement firent dans l'esprit de Lindamire. Elle embrassa plusieurs fois Cleone, en luy disant qu'elle n'oublieroit jamais qu'elle devoit à sa fidelité, le repos de sa vie. Elle luy promit de luy donner les Lettres qu'elle souhaitoit, & l'assura qu'elle seroit bien aise qu'elles pussent servir à sa fortune; que son pis aller seroit de suivre la sienne, dont elle luy seroit tou-

jours part.

Sa délicatesse fit qu'elle demanda pardon à son cher Palmiris, de l'avoir soupçonné. Ensuite elle fit appeler Belisinde, à qui elle conta ce qu'elle venoit d'apprendre, qui n'en fut point surprise.

Un moment après, Ter-sandre entra dans sa chambre, & luy dit que le Roy avoit donné ordre que l'on ne laissast passer aucun Courrier, que les Lettres ne luy fussent apportées ; qu'il croyoit qu'elle

pouvoit avoir part à cét ordre ; qu'assurément ce Prince ne vouloit pas que l'on scûst en France les mauvais traitemens qu'il luy faisoit.

Il fut surpris de voir que Lindamire l'écouûtoit avec un air de joye qu'elle n'avoit pas accouûtumé d'avoir, depuis le départ de Palmiris & sa prison. **Quel heureux changement, Madame, luy dit-il, je remarque en vous ! En seroit-il arrivé quelqu'un en vostre for-**

tune ? Le Roy auroit - il cessé d'estre injuste pour vous ?

Il est toujours le même, reprit Lindamire; & si vous avez remarqué de la joye dans mes yeux, je vous estime assez pour vous en apprendre la cause. Elle luy dit ensuite ce qu'elle avoit appris des fourbes de Circe par Cleone. Il détesta la première, & louia la fidélité de l'autre. Il témoigna à Lindamire qu'il estoit touché de la confiance

qu'elle prenoit en luy.

Cependant Oronte fut trouver Circé, & luy dit les choses de la maniere qu'il estoit convenu avec Cleone. Elle fut bien aisē d'apprendre par luy que cette Fille n'avoit pas voulu écouter ses douceurs : Elle aimoit mieux qu'il en coutast au Roy des Presens, qu'à elle le cœur de son Amant. Elle sçavoit comme il est dangereux de feindre près d'une aimable personne.

Elle écrivit au Roy sur l'heure , ce qu'avoit fait Oronte. Elle le fit porteur de son Billet. Ce Prince luy manda qu'il la viendroit voir. Ce qu'il fit un moment après , & luy apporta une Boëte de diamans pour donner à Cleone. Il luy dit qu'il vouloit attacher Oronte à son service , & qu'il luy donneroit une charge.

Circé eut de la joye de voir le Roy dans le dessein d'élever son Amant. Elle l'assura du

merite & de la fidelité du Cavalier : Lequel elle envoya porter le Present à Cleone , qui le prit , & convint avec luy de dire qu'elle prendroit des Lettres à sa Maîtresse , quand elle seroit endormie.

Pour empescher de soupçonner l'intelligence qui estoit entre Linda-mire & Cleone , Belizinde fut deux fois chez Circé , pour luy demander de la part de sa Maîtresse les Lettres dont elle luy avoit parlé. Elle ne la

la pût voir la premiere. La seconde, elle luy dit que quand la santé luy pourroit permettre de sortir, elle iroit voir Lindamire, & luy porteroit ce qu'elle luy avoit promis.

Aussi-tôt que Cleone eut le Present du Roy, elle le montra à Lindamire ; laquelle luy donna deux Lettres de Palmiris. Le lendemain Oronte revint la voir, elle les luy donna. Il les porta à Circé, qui en eut une joye extrême. Elle les envoya

Q

montrer au Roy. Ensuite elle en fit contrefaire si bien l'écriture, que tout le monde y auroit été trompé.

Quand elle eut la feinte Lettre de Palmiris, elle fut voir Lindamire, & luy dit, J'ay regret de vous avoir parlé de l'amour que vostre Mary a pour la Princesse. Si j'avois crû que cela vous eut inquietée au point que cela a fait, je ne vous en aurois rien dit : Je vous conseille même de

ne pas voir la Lettre dont
je vous ay parlé, elle ne
servira qu'à vous don-
ner du chagrin. Croyez-
moy, mon enfant, ne
cherchez point à vous af-
fliger.

J'en scay trop, Madamme, répondit Lindamire,
pour n'en pas vouloir
scavoir d'avantage. Ne
craignez donc point de
me faire voir ce qui ne
fera que me confirmer ce
que je scay déjà par vous.

Puisque vous le voulez,
reprit Circé, il faut vous

Q ij

contenter. Elle luy donna une Lettre , où elle trouva ces mots,

LETTERE DE
Palmiris à la Prin-
cessé Cezarine.

Pouvez-vous me soupçonner , ma Princesse , de vous faire partager mon cœur avec un autre ? Helas ! si vous scaviez ce que je sens pour vous , vous ne me feriez pas l'in-

justice de douter de la
grandeur de ma passion.
Que faut-il que je fasse
pour vous la faire con-
noistre ? Voulez-vous
que je renvoie Linda-
mire en France ? Pou-
ray-je vous plaire par
là ? Dites-le moy, di-
vine Princesse ; & je
consens que vous dou-
tiez de mon amour, si
je tarde un moment à
vous faire ce sacrifice.

Quoysque Lindamire
fçust que cette Lettre es-
toit faite par Circé, elle
ne laissa pas de sentir un
secret dépit en la lisant.
Tous les sacrifices sont
si désagreables, que ceux
mêmes qui sont imagi-
naires ne laissent pas de
déplaire.

Elle dit à Circé, J'a-
rois esté fort obligée à la
Princesse; si elle m'avoit
fait renvoyer en France,
je ne serrois pas présente-
ment exposée à la tiran-
nie d'un Prince injuste.

Aurez-vous toujours des emportemens, reprit Circé, & ne connoissez-vous pas, mon enfant, à quel point ils vous sont nuisibles ? Vous affigez ceux qui vous aiment & qui prennent interest en vostre personne.

Pour en user autrement, luy dit Lindamire, il faudroit que je fusse insensible, & je ne la suis pas. Je ressens vivement la perte de Palmiris, elle m'est plus cruelle que celle de ma liberté : Ecs

ayant faites toutes deux,
vous ne devez pas vous
estonner que je n'aye
point de ménagement :
Je n'ay plus rien à per-
dre qu'une vie que mes
malheurs m'ont renduë
odieuse.

Il ne tient qu'à vous,
reprit Circé, de la rendre
heureuse : Vous estes bel-
le, jeune, adorée d'un
grand Roy. Combien y
en a-t-il au monde qui
voudroient estre à vostre
place, & qui sçauroient
mieux que vous se servir
de

de leur fortune ! Le temps vous fera connoistre la faute que vous faites ; mais ce sera peut - estre trop tard. Songez - y : C'est l'avis que je vous donne ; duquel vous profiterez , si vous estes sage.

Elle ne donna pas le temps à Lindamire de luy répondre , elle la quitta après ces mots.

Ha ! la mèchante femme ! s'écria Olinde. Elle l'estoit encore plus que vous ne scauriez vous l'imaginer , reprit Darsine.

Elle continua encore quelque temps à voir Lindamire, & à la fatiguer de ses méchans conseils. Quand elle vit que cette belle ne les vouloit pas suivre, elle dit au Roy, qu'il la falloit envoyer dans quelque Chasteau, où elle ne vit personnes, & lui oster toutes ses Femmes, à la reserve de Cleone, de laquelle elle estoit assurée : Que par cette Fille l'on pourroit scavoir ses sentimens, & luy faire dire ce que l'on

voudroit: Que peut-estre
l'envie de se voir libre
luy feroit prendre le par-
ty de le satisfaite: Qu'il
ne falloit pas même qu'
elle vit la Princesse, à la-
quelle elle pourroit ap-
prendre quelque chose
de la Lettre qu'elle avoit
entre les mains: Qu'elle
croyoit qu'il lui falloit
changer de Gardes, &
lui en donner qui luy
fussent inconnus, afin
qu'elle n'eût aucune con-
solation dans sa prison.

Le Roy, de qui la pas-

R ij

sion augmentoit la violence naturelle, approuva l'avis de Circé. Il luy dit qu'il l'envoyeroit dans vne Tour à trois lieües : qu'il en feroit Oronte Gouverneur, & lui donneroit cinquante Gardes, avec un Officier pour les commander : Qu'il iroit quelques fois la voir ; que pour elle, il vouloit qu'elle y allast souvent pour tâcher de luy faire changer de sentiment.

Circé l'assura qu'elle n'y épargneroit rien ;

qu'il avoit pû voir qu'-
elle n'avoit pas même
consideré son propre Ne-
veu dans cette affaire.

Le Roy luy dit qu'elle
n'avoit pas obligé un
Prince ingrat , & qu'il
luy feroit connoistre que
ses services luy estoient
agréables , qu'elle n'avoit
qu'à continuer.

Ensuite elle fit appeler
Oronte , & luy apprit
le don que le Røy venoit
de luy faire. Il l'en re-
mercia sur l'heure. Ce
Prince luy commanda de

se préparer à partir dans trois jours , pour aller dans le Chasteau garder Lindamire : Que qnand il y seroit il luy deffen- doit sur peine de la vie d'en sortir sans son or- dre. C'est pourquoi il luy donnoit trois jours pour y disposer ses af- faires.

Il luy ordonna d'aller voir Cleone, pour sça- voir d'elle dans quel sen- timent estoit sa Maîtresse.

Il y fut , & lui dit ce qu'il venoit de sçavoir du

Roy & de Circé. Cleone courut aussi-tôt en avertir Lindamire , avec laquelle elle trouva Ter-sandre.

Comme elle sçavoit la confiance qu'elle avoit en ce jeune Seigneur , elle lui dit en sa presence ce qu'elle venoit d'apprendre d'Oronte.

Quoique Lindamire dût estre accoutumée aux mauvais traitemens par ceux qu'elle recevoit tous les jours du Roy , ce dernier ne laissa pas de

la surprendre & de l'affliger.

Tersandre qui s'appercut du trouble dans lequel elle estoit , lui dit, Il n'est plus temps de hésiter , Madame , il faut partir pendant qu'il est en vostre pouvoir. Vous n'avez que deux jours , après lesquels vous le voudriez inutilement.

Puisqu'il le faut, reprit Lindamire , partons ; & quelque déplaisir que je ressente de ce départ précipité, il est moindre que

celui que je pourrois avoir si je restois en ces lieux , au pouvoir d'un Prince injuste.

Mais vous , genereux Tersandre , faut - il que vous abandonniez tout pour une malheureuse , & que ma cruelle destinée me force à souffrir que vous vous perdiez pour moi ? Si l'on n'en vouloit qu'à ma vie , le Ciel m'est témoin que je la donnerois avec joïe ; mais helas !

Vous la donneriez a-

vec joie, interrompit
Tersandre. Ha ! Mada-
me, qu'il y a de cruaute
à ce que vous dites !
M'enviez - vous la gloire
de vous servir ? M'en
croyez-vous indigne ?

Je ne vous en croy que
trop digne, reprit Linda-
mire, & je vous diray de
de plus, que je vous esti-
me assez pour vouloir
bien recevoir de vous un
service considerable ; mais
celui que vous me vou-
lez rendre, vous coûtera
si cher, que je ne puis y

songer sans une douleur mortelle. Je vous conjure, Madame, dit Tersandre, de n'en point avoir, & de croire que rien n'égalera jamais le plaisir que j'auray de vous tirer des mains de vos Ennemis. Je m'en vais preparer ce qui est nécessaire pour votre départ, & viendray ce soir vous rendre compte de ce que j'auray fait. Il la quitta en achevant ces mots.

Lindamire demeura dans un estat que l'on ne sçauroit bien vous represen-

ter. De tous ses malheurs, celui qui la touchoit le plus, estoit de se voir obligée de fuir avec un homme, & de ne sçavoir de quelle maniere l'on tourneroit cette affaire dans le monde. Cette pensée lui donnoit une inquietude mortelle. Elle en avoit de voir Tersandre quitter de grands établissemens pour elle, & craignoit que cela ne fist parler ceux à qui sa vertu n'estoit pas bien connue.

Belizinde la r'assura en

lui disant que toute l'Angleterre sçavoit les mauvais traittemens qu'elle avoit receus du Roy, que cela la mettoit à couvert de la malice de ses Ennemis : Qu'elle ne faisoit rien qui ne fut dans l'ordre : Qu'il estoit naturel de chercher à se rendre libre : Qu'il y avoit plus à craindre pour sa réputation de demeurer entre les mains d'un Prince emporté, qui avoit de l'amour pour elle, que de se sauver avec un Hom-

me dont la generosité & la vertu lui estoient connues : Que dans l'estat qu'elle estoit elle n'avoit pas de moyens à choisir, qu'elle devoit se servir de celui qui s'offroit à elle.

Lindamire avoit de la peine à se resoudre de quitter l'Angleterre de cette maniere ; mais Belizinde l'y fit consentir, en lui faisant envisager les malheurs qu'elle y devoit craindre.

Le soir Tersandre lui vint dire qu'il avoit fait

partir le Marchand , du Port , avec son Vaisseau ; & qu'il estoit allé l'attendre à demi-lieüe derrière un rocher où il se mettroit à couvert pour n'estre point apperçu , & qu'il lui avoit laissé une Barque dans laquelle ils se mettroient pour l'aller joindre : Qu'il lui conseilloit de partir le lendemain au soir , & de feindre dès le matin une indisposition , afin que l'on ne fust pas surpris de la voir retirer plusôt qu'el-

le n'avoit accoutumé.

Lindamire le remercia des soins qu'il prenoit pour sa délivrance. Elle lui dit qu'elle suivroit son conseil, qu'elle partiroit le lendemain, à l'heure qu'il le jugeroit à propos.

Elle sentit de la douleur de s'éloigner de la Princesse sans la voir. Elle resolut de lui écrire, ce qu'elle fit en ces termes,

LETTRE

LETTRE DE
Lindamire à la Prin-
cessé Cezarine.

Est avec une dou-
leur extrême, Ma-
dame, que je me vais
contrainte de partir sans
vous dire adieu. Je n'au-
rois pu m'y résoudre, si
je n'avois craint qu'en
vous découvrant mon
dessein, cela n'attirast
sur vous la colere du
Roy. Je suis persuadée

que ce grand Prince re-
viendra bon & juste,
quand il aura perdus de
vue une infortunee de
qui il cause tous les
malheurs. Laquelle ne
laisse pas de luy souhai-
ter toutes sortes de pro-
peritez. Sa gloire veut
qu'il m'oublie, la mien-
ne m'oblige de fuir de
ces lieux. Elle s'y pour-
roit ternir, si j'y fai-
sois un plus long sejour.
Plaignez, grande Prin-

ceste, ma cruelle destinée
qui me force de m'élo-
igner de vous ; & par
pitié donnez quelques
soupirs au souvenir des
malheurs de l'infortunée
Lindamire.

Après avoir achevé
cette Lettre, elle mit dans
une cassette ce qu'elle a-
voit d'argent & de pier-
reries, & la donna à Ter-
sandre qui l'emporta.

Elle passa la nuit avec
beaucoup d'inquiétude.

Le lendemain elle demeura au lit jusques à sept heures du soir, que Tersandre luy apporta un habit d'homme pour elle, & un pour Belizinde. Elles les mirent toutes deux & cacherent leurs belles tresses sous de gros bonnets à l'Angloise.

Lindamire ne pût se voir en cet estat sans soupirer. Elle demanda à Cleone, si elle vouloit venir avec elle: Mais cette sage Fille luy fit connoistre que si elle s'en al-

loit, elle perdroit Oronte: que l'on ne douteroit pas qu'il n'eust découvert le secret du Roy: qu'il valoit mieux qu'elle demeuraist & feignît d'estre surprise de sa fuite.

Quoynque Lindamire eût esté bien aise de l'emmener, elle trouva tant de raison à ce qu'elle luy disoit, qu'elle ne l'en voulust pas presser. Elle luy donna ce qu'elle avoit de hardes & un tres-beau diamant: Après quoy elle l'embrassa, en luy disant

qu'elle n'oublieroit jamais le service qu'elle luy avoit rendu.

Elle mit la Lettre qu'elle avoit écrite à la Princesse, sur sa table, & fit dire qu'elle vouloit repasser. Elle avoit donné ordre à Cleone de ne se récrier sur sa fuite, que le lendemain matin : ce qu'elle luy promit.

Ce ne fut pas sans verser des larmes qu'elle vit partir sa Maîtresse : Laquelle Tersandre fit sortir par une porte du Jardin,

qui donnoit dans une petite ruë, où il avoit donné ordre que l'on luy tinst des Chevaux prests.

Ils en trouverent trois, sur lesquels les deux nouveaux Cavaliers & luy monterent. Ils prirent le chemin du Port, accompagnez de six Gardes. Ils y trouverent la Barque, dans laquelle ils se mirent, & ne tarderent guere à joindre le Vaisseau, où ils s'embarquerent. Ils eurent le vent si favorable qu'ils arriverent.

à Boulogne.

Lindamire n'attendoit que l'heure d'accoucher ; elle sentit même des douleurs en arrivant : ce qui l'obligea d'y rester. Elle accoucha quinze jours après d'un Fils.

Elle avoit écrit à la Reyne ; mais Tersandre qui devoit estre porteur de sa Lettre, la pria d'attendre qu'elle fut en meilleur estat pour la quirter, ne pouvant se resoudre de la laisser dans celuy qu'il la voyoit.

Trois

Trois jours après qu'elle fut accouchée, il partit pour la Cour. Il y salua la Reyne-Mère du Roy, à laquelle il donna la Lettre de Lindamire, & luy apprit tout ce qui luy estoit arrivé depuis son départ de France.

Cette bonne Princesse qui aimoit Lindamire, fut touchée de ses malheurs. Elle le témoigna à Tersandre, & loua l'action qu'il avoit faite en la tirant des mains du Roy d'Angleterre. Elle

luy fit l'honneur de luy écrire qu'elle la prenoit en sa protection aussi-tôt qu'elle seroit relevée : **Qu'elle vînt la trouver, qu'elle vouloit prendre soin d'elle & de son Fils.**

C'estoit tout ce que Lindamire pouvoit souhaitter en l'estat que les choses estoient : Mais comme ses malheurs ne devoient finir qu'avec sa vie, les bontez que cette grande Reine avoit pour elle ne pûrent les détourner.

Cleone fit ce qu'elle luy avoit promis : Elle feignit de ne s'estre apperçû de sa fuite que le lendemain à dix heures, qui estoit l'heure que l'on avoit accoutumé d'entrer dans sa chambre. Les larmes qu'elle verroit pour son départ, servirent à la faire croire innocente : Elle joüa si bien le personnage qu'elle avoit pré-médité , qu'elle ne fut point soupçonnée d'estre d'intelligence avec la belle fugitive.

Je trouve, dit Olinde,
que cette Fille avoit beau-
coup hasardé de demeuer-
rer en Angleterre après
ce départ. C'est un effet,
reprit Darsine, de la ten-
dresse qu'elle avoit pour
Oronte, qu'elle ne voulut
point quitter. Elle aimait
mieux demeurer exposée
à la colere du Roy, qui
l'auroit sans doute sacri-
fiée à son ressentiment,
s'il l'eust soupçonnée, que
de perdre son Amant.

Ce Prince estoit dans
un estat que l'on ne sçau-

roit vous representer. Il s'abandonna entierement au desespoir ; il fit des choses indignes d'un grand Roy, dans cette occasion.

Il auroit couru après Lindamire, sans Cezarine qui luy representa qu'il seroit inutile, qu'eliant partie la veille, elle seroit arrivée en France avant qu'il pût estre embarqué; qu'il falloit seulement envoyer des Vaisseaux après pour voir si l'on en pourroit apprendre quel-

ques nouvelles : Que sa personne estoit trop précieuse pour l'exposer si legerement : Qu'il ne devoit point quitter son Roïaume ; que cela feroit un méchant effet dans l'esprit de ses Sujets, qui naturellement estoient assez disposez aux revoltes ; qu'il ne falloit rien faire qui leur pust donner lieu de perdre le respect : Qu'il donneroit sujet de rire à toute l'Europe, si l'on luy voyoit quitter ses Estats pour courir après une

Femme qui n'avoit point
d'amitié pour luy.

Ce Prince estoit si rem-
ply de son desespoir, qu'à
peine entendoit-il ce que
luy disoit la Princesse sa
Sœur. Il ne parut sensible
qu'à ces dernieres paroles,
sur lesquelles il s'écria,
Il est vray, elle ne m'aime
point ; mais en est-elle
moins aimable ? Son mé-
pris pour moy, me la fait
adorer ; il me fait voir la
beauté de son ame & sa
vertu. Peut-estre, hélas !
peut-estre si elle m'avoit

vû avant Palmiris, elle m'auroit aimé. Elle seroit capable de faire pour moy ce qu'elle fait pour luy. Elle sentiroit pour ce malheureux Prince, ce qu'elle sent pour le trop heureux Palmiris. Que le Ciel ne luy a-t-il donné ma Couronne, & que ne m'a-t-il donné ce cœur qui auroit fait la felicité de mes jours ! Que ce partage m'auroit esté agreable !

Mais puisqu'il ne la pas fait, & qu'il me rend miserable, je veux employer

le pouvoir qu'il m'a donné pour troubler ses ordres. Je veux separer ce qu'il a joint ; je veux arracher malgré luy Linda-mire des mains d'un homme qui ne la meritoit pas si bien que moy. Je renonce à l'humanité pour jamais, & veux estre aussi cruel qu'il l'est pour ce Prince infortuné.

En achevant ces mots il quitta la Princesse, & entra dans son Cabinet: Elle n'osa l'y suivre.

Il s'y promena quelque

temps, après lequel il appella son Capitaine des Gardes. Il luy commanda d'envoyer querir Circé.

Cette mèchante femme ne tarda guére à venir. Elle fit la désolée ; elle dit au Roy qu'elle estoit au desespoir, & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne fist pour faire repentir Lindamire de la tromperie qu'elle luy avoit faite ; qu'il faloit qu'elle fust amoureuse de Tersandre, pour s'en estre allée avec

luy de cette maniere ;
qu'elle estoit resoluë de
l'écrire à son mary , qui
assurément ne seroit pas
content qu'elle fust partie
de cette sorte. Je prétens ,
dit-elle à ce Prince , la
rendre si miserable , qu'elle
sera obligée de chercher
la protection de Vôtre
Majesté.

Je souhaiterois , dit le
Roy , qu'elle fust en cett
estat , je luy accorderois
avec plaisir ; mais elle est
trop fiere & a trop d'a-
version pour moy , pour

la vouloir recevoir quand
je luy offrirois. Mais qu'
elle la reçoive, ou qu'elle
ne la reçoive pas, mettons
là en estat d'en avoir be-
soin. Ecrivez à son mary
qu'elle est amoureuse é-
perduëment de Tersan-
dre, & qu'elle s'en est al-
lée avec luy, malgré tout
ce que l'on a pû faire pour
l'en empescher. Il faut
envoyer un Courrier en
diligence, afin que Pal-
miris ne puisse estre aver-
ty de ce qui s'est passé.
Il voulut mesme qu'elle

écrivît en sa presence :
ce qu'elle fit en ces ter-
mes.

CIRCE' A PALMIRIS.

C'Est avec une dou-
leur mortelle, mon
cher Neveu, que je me
vois obligée de vous
faire sçavoir vôtre mal-
heur. Il est si grand &
si connu de toute l'An-
gleterre, que l'on vou-
droit en vain vous le
cacher: J'ay fait ce que

j'ay pu pour le détourner ; mais ç'a esté inutilement que j'y ay travaillé, les obstacles ne font qu'augmenter l'amour. Nous en avons fait une cruelle expérience dans notre Maison, en la personne de Lindamire, laquelle s'est fait enlever par Tersandre. Aussi-tost que je m'aperceus de leur passion, je conjuray le Roy de commander à ce mi-

serable de ne la point
voir. Ce Prince le fit a-
vec tant de bonte, que
vous ne scauriez en estre
assez reconnoissant : Et
je puis vous assurer que
si elle estoit dans son
Royaume, il n'y a rien
qu'il ne fist pour l'arra-
cher de ses mains. Mais
elle est en France avec
son bien aimé. Vous
estes sage & prudent,
je n'ay point d'avis à
vous donner. Vous sca-

vez mieux que moy, ce qu'il faut faire. Je ne puis rien pour vous, que plaindre vôtre malheur, & la honte de nôtre ~~Maison~~, qui sert de divertissement à tout le Royaume: ce qui affige mortellement Circé. -

Je n'aurois jamais crû, dit Diane, qu'une femme fust capable d'une telle méchanceté, & je puis encore moins comprendre qu'un homme qui aimoit

moit Lindamire , pust consentir que l'on envoyast cette Lettre à son Mary.

Quand l'amour est irrité, reprit Darsine , il est capable de tout. Non seulement ce Prince consentit que l'on envoyât cette Lettre à Palmiris , il en chargea luy-même un homme , qu'il instruisit de ce qu'il avoit à luy dire de l'amour supposé de Lindamire & de Tersandre. Circé fit la même chose , & n'oublia rien

de tout ce qu'elle crût
qui pouvoit perdre Lin-
damire.

Cet homme aussi mé-
chant que ceux dont il
suivoit les ordres, ne s'ac-
quitta que trop bien de
sa commission. Il alla en
diligence trouver Palmi-
ris, qui estoit avec le Roy
au Siége de Damiette, au-
quel il rendit la Lettre de
Circé.

Je ne vous diray point
l'effet qu'elle produisit
dans son esprit, ny les di-
vers mouvemens qu'elle

y excita. Il avoit de l'hōneur, il aimoit sa femme éperdument : C'est assez vous dire pour vous faire comprendre la douleur & la surprise que cette pernicieuse Lettre luy causa.

Aprés l'avoir leüe il quitta brusquement cet homme qui la luy avoit apportée, & entra dans son cabinet, où il se promena à grands pas, ne sçachant à quoy se résoudre. Son premier dessein fut d'aller chercher la

mort au milieu des En-
nemis ; mais il ne luy du-
ra guére , la vangeance
prit la place.

Il faut qu'il meure ,
s'écria-t-il , ce Tersandre
qui m'oste l'honneur : Et
vous , ingrate Lindamire ,
que j'ay tant aimée , &
qui m'avez trompé si
cruellement , croyez-vous
échaper à ma juste van-
geance ? Non , non , per-
fide , vous mourrez avec
vostre bien aimé : Mais
que dis-je , hélas ! Elle
mourra ! Puis-je me re-

soudre à la faire mourir ?
Quoiqu'elle m'ait rendu
le plus miserable de tous
les homines , je ne puis
concevoir la pensée de la
faire perir.

Qu'elle vive donc l'in-
fidelle , pour pleurer son
crime & la mort de son
Tersandre. Je luy veux
percer le cœur devant
elle , & la faire mourir de
douleur de le voir expi-
rer : Car toute ingrate
qu'elle est , je ne puis
souffrir la pensée d'un au-
tre genre de supplice pour

elle. Je veux qu'elle souffre en autruy : Pour sa personne, elle n'a rien à craindre , l'amour que j'eus pour elle me l'a rendue sacrée.

Voy, ingrate, dequoy estoit capable ce cœur que je t'avois donné, puis que malgré ta perfidie il conserve encor des mouemens tendres pour toy, & ne lçauroit se retoudre à te voir punir de ton crime.

Il dit encor plusieurs choses de cette nature,

qui seroient trop longues à vous redire : Il suffit de vous apprendre qu'après avoir changé cent fois de resolution, la dernière qu'il prit & qu'il executa, fut celle de partir la nuit suivante, pour venir en France chercher Linda- mire & Tersandre.

Aussi-tôt qu'il l'eut prise il fit appeler son Ecuyer, auquel il com manda de disposer les choses qui estoient nécessaires pour son départ. Il luy dit qu'il ne vouloit

qu'un Vallet de chambre
& luy ; que pour le reste
de sa Maison il demeure-
roit avec son équipage,
jusques à nouvel ordre.

Ensuite il alla chez le
Roy, auquel il apprit son
malheur & les raisons qui
l'obligoient de partir.
Ce bon Prince en parut
touché , & luy dit , J'ay
peine à croire ce que l'on
vous écrit de vostre Fem-
me. La Reyne ma Mere,
auprés de laquelle elle a
esté nourie, l'a toujours
aimée & considerée pour
sa

sa vertu : Mais tel en a
aujourd'huy, qui n'en a
pas demain. C'est une
grace du Ciel dont l'on
ne doit point se glorifier.
Il faut se souvenir de qui
nous la recevons, & ne
se point lasser de l'en re-
mercier, & le prier de
nous la continuër ; Et
songer que l'on seroit ca-
pable de tout, s'il la re-
tiroit un moment.

Pour la meriter offrez
luy ce que vous sentez
presentement : Sacrifiez
luy vostre ressentiment ;

& croyez que si vous en usez ainsi, il vous assistera. Il n'abandonne jamais ceux qui ont recours à luy, pourvû qu'à son exemple ils pardonnent à leurs ennemis. Il vous permet de remedier aux defordres de vostre Maison; mais il vous deffend la vangeance.

Ce furent les dernieres paroles que ce bon Prince luy dit, lequel luy fit donner l'escorte & les Passeports qui luy estoient necessaires.

Il partit à l'heure qu'il avoit résolu. Il ne luy arriva nul accident dans son voyage. Le vent même contribua à son malheur. L'on auroit pu dire dans une autre occasion, qu'il l'auroit eu favorable ; mais en celle-cy c'estoit le contraire. Tout ce qui avançoit son arrivée , contribuoit à son malheur.

Cependant la belle Lindamire , comme je vous ay déjà dit, estoit demeurée à Boulogne , où elle

estoit accouchée; & Ter-
sandre estoit allé trouver
la Reyne. Quinze jours
aprés son accouchement,
elle fut attaquée d'une
fiévre fort violente. Elle
n'avoit que Belizinde au-
prés d'elle.

Cette Fille se trouva
fort embarrassée. Elle es-
toit dans une Ville où
elle ne connoissoit per-
sonne. Elle voyoit une
Maîtresse qu'elle aimoit
cherement, en hasard de
sa vie, & ne sçavoit com-
me elle devoit faire pour

la secourir. Elle regretoit Tersandre , & trouvoit que sa Maîtresse l'avoit envoyé avec trop de précipitation. Elle luy écrivit l'estat auquel elle estoit, & le besoin qu'elle avoit de luy , le conjurant de revenir le plusôt qu'il luy feroit possible.

Tersandre receut cette nouvelle avec une mortelle douleur. La belle & vertueuse Lindamire luy estoit si chere , il avoit pour elle un amour si tendre & si delicat , qu'il

sentit dans ce moment tout ce que la crainte de perdre ce que l'on aime peut faire sentir de plus cruel à un cœur véritablement amoureux.

Il alla chez la Reyne, aussi-tôt qu'il eut receu la Lettre de Belizinde, pour prendre congé d'elle, & luy dire l'estat auquel estoit Lindamire.

Cette bonne Princesse témoigna estre fâchée de son mal, & commanda à Tersandre de partir promptement ; & qu'elle

envoyeroit par luy un ordre au Gouverneur de Boulogne de prendre soin d'elle, & luy faire donner tout ce qui luy seroit nécessaire.

Au moment que Ter-sandre eut sa dépêche, il monta à cheval. Comme l'amour & l'inquietude le conduisoient, il alloit fort vite, rêvant au mal de Lindamire. Il fut tiré de cette réverie par quatre Voleurs, qui l'attaquerent dans une Forest. Tout ce qu'il pût faire fut de

mettre l'épée à la main,
de laquelle il se servit a-
vec tant de valeur , qu'il
en tua deux , & mit les
deux autres en fuite.

Il n'avoit receu qu'une
legere blessure au bras.
Aprés l'avoir bandé, il se
disposoit à continuer son
chemin , quand on luy
tira une fléche d'entre les
arbres , qui luy passa au
travers du corps. Il tom-
ba de ce coup sans con-
noissance.

Celuy qui l'avoit mis
en cet estat , estoit un

Voleur de la même bande de ceux dont il avoit été attaqué ; lequel voyant deux de ses camarades morts , les avoit voulu vanger. Comme il vit tomber Tersandre , il ne songea plus qu'à se sauver , après avoir tiré les corps de ses camarades dans le plus épais du bois.

Cependant le pauvre blessé estoit dans un estat pitoyable , quand le Ciel conduisit deux bons Religieux dans cet endroit , qui d'abord le crurent

mort ; mais ayant mis la main sur son cœur, ils y trouverent encor de la chaleur, cela leur fit esperer qu'il pouvoit y avoir quelque reste de vie.

L'un d'eux courut à une Fontaine qui estoit proche de là, pour querir de l'eau, dont ils jetterent dans les playes & sur le visage du blessé. Le grand froid de cette eau luy fit donner des signes de vie ; aussi-tôt que ces bons Peres s'en apperçurent, ils en rendirent

grace au Ciel.

Celuy qui avoit esté à la Fontaine, avoit envoyé un Berger qu'il y avoit trouvé, querir du secours au premier Hameau. Comme ces bons Religieux estoient en tres-grandé considération dans toute la Province, pour la fainteté de leurs vies, l'on ne scût pas plustôt qu'ils demandoient que l'on les vinst aider, que tous les Bergers quitterent leurs troupeaux & leurs cabanes, pour y accourir.

Ils y arriverent dans le temps que le mourant Tersandre par quelques soupirs faisoit connoître qu'il n'estoit pas encore au rang des morts. Quelques Bergers, par l'ordre de ces bons Peres, mirent sur ses playes, pour étancher le sang, des herbes dont ils connoissoient la vertu : Les autres firent un brancar pour le porter au Convent.

Aussi-tôt qu'il y fut l'on pensa ses blessures. Ces bons Religieux s'em-

pressoient à le servir, particulierement ceux qui l'avoient fait porter dans le Convent. Ils le veillerent pendant toute la nuit. La connoissance ne luy revint point. Il estoit dans des foiblesses continuëlles causées par la quantité de sang qu'il avoit perdu.

Les vingt-quatre heures expirées, l'on leva l'appareil : Les Chirurgiens assurerent que ses blessures, quoique tres-grandes, n'estoient pas mortelles ;

& que s'il n'arrivoit point d'accident, ils esperoient avec l'aide du Ciel de le guerir. Ces bonnes gens témoinerent une tres-grande joye à cette nouvelle.

Le troisième jour la fiévre luy prit avec de tresgrandes réveries, dans lesquelles il parloit continuellement de Lindamire. Cet accez fut de trente heures ; quand il fut passé, son esprit revint dans son assiéte ordinaire. Ce fut dans ce temps

qu'il connut l'estat auquel il estoit, & qu'il se souvint de celuy de Lindamire. Ce souvenir luy tira des larmes des yeux, & luy fit faire des plaintes qui auroient touché de pitié les cœurs les plus endurcis.

Quoy, disoit-il, cette vie dont j'ay devoüé tous les momens à l'adorable Lindamire, luy sera donc inutile ; & je me verray par ma méchante fortune, hors d'estat de la pouvoir secourir ? Hélas !

peut - estre expire - t - elle
dans ce moment ; & ses
beaux yeux dont les seuls
regards faisoient tout le
bonheur de ma vie , sont
peut - estre fermez pour
toujours.

Je tremble quand j'y
pense , & sens que mon
esprit s'égare : Je crois
voir sa belle ombre me
faire mille reproches , &
me dire , *Est - ce ainsi ,*
Tersandre , que tu me
donnes des marques de
cette respectueuse passion
que tu disois avoir pour
moy ?

moy? Tu cherches à me survivre , & tu veux que je croye que tu m'as aimée. Non , non , ingrat , tu en es autant indigne , que de mon estime.

Il s'arresta à ces mots , après il reprit ainsi , Ha ! ne meritons point de tels reproches , mourons , puis que nostre vie est inutile à celle à qui nous l'avions consacrée.

Ayant pris cette resolution , il fit ce qu'il pût pour arracher les bandages qui estoient sur ses

playes, quand le bon Religieux qui estoit dans sa chambre, ayant connu à ces dernieres paroles le desespoir dans lequel il estoit, s'approcha de son lit.

Il ne luy fut pas difficile de l'empêcher d'executer son dessein, dans la foiblesse où il estoit, mais de luy faire changer la resolution qu'il avoit prise de mourir.

Il luy fit connoistre, avec beaucoup de douceur, le crime qu'il avoit

voulu faire en disposant d'une vie qui n'estoit point à luy, & dont il n'estoit que le dépositaire : Qu'elle appartenloit au Createur qui luy avoit donné pour en faire un bon usage, & non pas pour la sacrifier à une mortelle.

Il luy dit encor beaucoup de choses de cette nature, ausquelles Tersandre trouvoit de la raison, quoiqu'il ne fust pas en estat d'en pouvoir profiter, sa passion estoit trop

violente pour luy en laisser l'usage entier.

Aprés quelques soupirs qu'il ne pût empêcher de sortir, Ha ! mon Pere, s'écria-t-il aussi haut que son peu de force luy pût permettre, que le Ciel seroit injuste s'il ordonnoit aux malheureux comme moy, de conserver leur déplorable vie, aprés avoir perdu tout ce qui la leur pouvoit rendre chere ! Que les Animaux ont d'avantage sur nous, puisqu'ils sont maîtres de

la leur , & qu'ils en peuvent disposer !

Il y a de l'impiété dans vostre discours , luy dit ce saint Homme, en l'interrompant ; & cette vie que vous croyez préférable à celle des Hommes, est une lumiere qui s'éteint , sans espoir de s'en allumer. C'est un estre imparfait , qui n'a de subsistance que pour un temps. Tout meurt avec eux , rien n'est si horrible dans la nature que le néant , & ne peut estre

souhaitté par une personne raisonnable.

Non , non , mon enfant , vostre passion vous aveugle & vous fait oublier ce que vous estes & les graces que vous avez à rendre à celuy qui vous a formé. S'il permet que vous ayez des traverses dans le cours de vostre vie , c'est pour vous éprouver & vous rendre plus digne de ses graces: Mais de cette épreuve vous profitez tres- mal. Vous irritez le Ciel par

des reproches injustes &
des adorations profanes.
Vous donnez à la crea-
ture ce qui appartient au
Createur. Il ne vous def-
fend point d'aimer, mais
il veut que ce soit d'une
charitable & sainte ami-
té, qui n'oste pas la rai-
son, & qui ne fasse point
oublier ce que l'on luy
doit.

Ha ! mon Pere, luy dit
Tersandre, la tendresse
que je sens pour Linda-
mire, ne scauroit irriter
le Ciel : C'est le plus beau

de ses ouvrages , & qui fait le mieux connoistre la Divinité de celuy qui l'a formé. La passion que j'ay pour cette incomparable personne , est si pure , si désinteressée , que l'innocence mesme ne pourroit s'en offenser. Elle ignore que je l'aime , & attribuë tous les effets de ma passion à la pitié que j'ay de ses malheurs.

Cependant , mon Pere , elle vivoit , hélas ! je la voyois , à ce seul plaisir je bornois toutes mes esperances :

perances : Mais si elle ne vit plus, croyez-vous que je puisse conserver ma déplorable vie , après avoir perdu tout ce qui me la pouvoit faire souffrir ?

Oüy , mon enfant , il le faut , le Ciel veut ce sacrifice de vous , luy dit ce saint Homme : Mais peut - estre vous affligez - vous trop legerement. Il me paroist à ce que vous venez de me dire , que vous n'estes pas entierement assuré de la mort

de cette personne que
vous regretez. Peut-estre
n'est-elle pas en l'estat
que vous vous imaginez.

Ha ! s'il estoit vray,
reprit Tersandre , que
j'aurois de graces à ren-
dre au Ciel ! Et que je
vous serois obligé si par
vostre moyen je pouvois
en apprendre des nouvel-
les certaines !

Ce bon Religieux luy
promit. Dans ce moment
il se souvint du paquet
de la Reyne , qu'il avoit
sur luy quand il fut bles-

ſé. L'on le trouva encor au même endroit où il l'avoit mis , avec des pierreries. Il conjura ce bon Pere d'en prendre pour en donner à quelqu'un qui pût aller ſcavoir des nouvelles de Lindamire , & porter la dépeſche de la Reyne. Il dicta mesme une Lettre pour Belizinde , où il la conjuroit de luy apprendre des nouvelles de la santé de Lindamire , & lui disoit l'accident qui lui estoit arrivé.

Aprés qu'il eutachevé de dicter, ce bon Religieux se chargea d'aller sur l'heure faire partir un homme : Mais il lui dit qu'il ne le faisoit qu'à condition qu'il se donneroit du repos ; qu'il y estoit obligé en conscience, & que même la personne dont la perte imaginaire faisoit son desespoir, pouvoit estre encor au monde & y avoir besoin de lui.

Il se servit de ce moyen pour l'obliger de prendre

de la nourriture, & pour l'empescher de se donner la mort. Tersandre lui promit de faire tout ce qu'il voudroit, jusques au retour du Courier ; mais que s'il apprenoit par lui la mort de Lindamire, rien au monde n'estoit capable de lui faire conserver sa vie.

Cependant cette belle avoit toujours une fiévre tres-violente, & Belizinde estoit dans une peine extreme de ne voir aucune diminution à son mal, &

de n'entendre point de nouvelles de Tersandre. Elle ne sçavoit à quoy attribuer ce silence ; elle sçavoit le grand attachement qu'il avoit pour sa Maîtresse, & ne comprenoit pas ce qui pouvoit l'avoir empêché de revenir.

Les choses estoient en cet estat, quand le Courier arriva, qui donna à Belizinde la Lettre que Tersandre lui avoit fait écrire. Elle fut fort affligée du malheur qui lui

estoit arrivé. Elle le dit à Lindamire, mais elle lui cacha le danger dans lequel il estoit. Elle lui dit seulement qu'il avoit reçeu une legere blessure, qui l'avoit empêché de se pouvoir mettre en chemin.

Lindamire qui estoit fort reconnoissante des grandes obligations qu'elle luy avoit, ne pût sans estre vivement rouchée apprendre l'accident qui luy estoit arrivé. Elle voulut luy témoigner elle-

même, quoique l'estat où elle estoit l'en pût dispenser. Elle se fit apporter des tablettes, où elle luy écrivit ces mors.

LINDAMIRE

A

TERSANDRE.

QUE la pitié que
vous avez euë de
mes malheurs vous a
esté funeste, generoux
Tersandre, & que je
suis à plaindre de n'a-

voir à donner, pour reconnoissance des obligations que je vous ay, que de foibles larmes aux malheurs que vous cause l'infortunée Lindamire.

Pendant qu'elle écrivoit, le Courrier fut au Château porter au Gouverneur le paquet de la Reyne, qui le receut avec tout le respect qu'un bon Sujet doit avoir pour les ordres de sa Souveraine.

Il s'informa du lieu où estoit la personne dont la Reyne luy commandoit de prendre soin. Cet homme le luy ayant appris, il monta à l'heure mesme dans un chariot, pour aller trouver Lindamire.

Il y arriva comme elle venoit d'achever d'écrire à Tersandre. Il fut éblouÿ de cette charmante beauté. Quoique le mal en eust éfacé une partie, il luy en restoit assez pour attirer l'admiration.

Aprés l'avoir saluée

avec beaucoup de respect,
il luy dit l'ordre qu'il ve-
noit de recevoir de la
Reyne ; & qu'il la conju-
roit de trouver bon qu'il
la fit porter au Château,
où elle feroit beaucoup
mieux, & qu'elle y trou-
veroit tout le monde dis-
posé à rendre à son me-
rite ce que l'on luy de-
voit.

Elle s'y opposa d'abord,
s'excusant sur l'estat au-
quel elle estoit : Mais Ar-
sace (c'estoit le nom du
Gouverneur) qui avoit

de l'esprit , connut que ce n'estoit qu'un pretexte , & que la crainte de se voir au pouvoir d'un homme , estoit le véritable sujet de son refus.

Cette pensée luy fit parler en ces termes. Ce que vous me refusez, Madame , j'espere que vous l'accorderez à deux personnes qui me sont chères , & qui meritent que l'on fasse quelque chose à leurs prières. Pour moy, Madame , luy dit - il en souriant, je suis si accou-

tumé aux refus des belles Dames , que je ne suis point offendé de celuy que vous me faites , dans l'esperance que j'ay que vous n'aurez pas la mesme cruauté pour celles qui viendront vous en conjurer.

En disant ces derniers mots , il sortit sans luy donner le temps de répondre. Il s'en retourna au Château , pour disposer ses deux Sœurs à l'aller querir.

C'estoient deux person-

nes d'une beauté & d'un
merite extraordinaire.

L'aînée qui se nommoit
Erminie , estoit regulie-
rement belle. Elle avoit
quelque chose de si no-
ble & de si spirituel en
toute sa personne , que
l'on ne pouvoit la voir
sans en estre surpris.

La cadette estoit blon-
de. Elle avoit un si grand
air de beauté , que quoi-
que la brune eust les traits
plusachevez , le brillant
de cette dernière le dis-
putoit souvent à la beau-

té de sa Sœur.

Ces deux aimables personnes n'eurent pas plus-tôt appris de leur Frere, qu'il souhaittoit qu'elles allassent voir Lindamire, pour l'obliger d'accepter l'Appartement qu'il luy avoit fait préparer, qu'elles y furent, & qu'elles en prirent la belle malade de si bonne grace, qu'elle ne les pût ny ne les voulut refuser.

Elles la firent donc porter au Château, où Arsace la receut avec

beaucoup de marques de
joye. Elle y fut servie &
honorée particulierement
des deux charmantes
Sœurs, qui luy faisoient
connoistre tous les jours,
par mille soins tendres &
empressez, l'amitié qu'el-
les avoient déjà pour elle.

L'on en prit de si uti-
les pour sa santé, que sa
fiévre continüe devint in-
termittente, & fit con-
noître par ce changement
que la longueur en estoit
seule à craindre.

Arsace & ses deux
Sœurs

Sœurs la voyoient aussi souvent qu'ils le pouvoient sans nuire à sa santé. Celicie (c'est le nom de la cadette) dont l'humeur estoit remplie de joye , faisoit ce qu'elle pouvoit pour luy en inspirer : Mais l'absence de son cher Palmiris , à qui elle écrivoit tous les jours , & dont elle n'avoit point de nouvelles , l'en rendoient incapable.

Comme elle se sentoit obligée à ces belles des marques d'amitié qu'elle

en recevoit tous les jours, elle leur en voulut donner de son estime & de sa confiance, en leur faisant le recit de ses aventures, qui ne firent qu'augmenter celles que ses aimables personnes avoient déjà pour elle.

Quand elle eut finy son recit, Erminie qui en avoit esté fort touchée, lui dit en l'embrassant, Vous estes à la fin de vos malheurs, ma chere Lindamire ; & le Ciel qui a voulu par eux faire con-

noistre vostre vertu , en
doit estre satisfait. Il est
juste & vous rendra bien-
tôt cet illustre Epoux qui
vous est si cher , & dont
vous regrettiez l'absence.

Je vous avouë , dit Ce-
licie en l'interrompant ,
que je ne souhaite pas
moins cet heureux re-
tour , que cette belle ; &
je me fais un plaisir ex-
tréme de m'imaginer que
je la verrois quelque jour
sensible à la joye.

Je ne sçay , répondit
Lindamire , si c'est l'ha-

bitude que j'ay à la douleur, ou quelque malheur nouveau qui me doit arriver, qui fait que je ne comprens pas que j'en puisse jamais estre capable. Il semble qu'elle prévoyoit ce qui lui devoit arriver.

Cependant Tersandre envoyoit toutes les semaines un Courrier pour apprendre des nouvelles de sa santé. Belizinde lui en écrivoit souvent ; & quelques fois la charmante Celicie, qui avoit

conçû beaucoup d'estime pour lui, par le recit de Lindamire.

Mais pour abreger mon recit, dont la longueur pourroit vous estre ennuyeuse, je vous diray que cinq mois après sa blessure, il se trouva en estat de monter à cheval. Il ne voulut pas differer un moment, après avoir remercié ces bons Religieux & fait un Present considerable à leur Maisoñ.

Celuy de ces bons Pe-

res, qui l'avoit trouvé dans le bois, & qui avoit pris de lui un soin tout particulier, ne put le voir partir sans en estre affligé. Il l'embrassa les larmes aux yeux.

Tersandre lui témoigna beaucoup de reconnaissance des obligations qu'il lui avoit, & le conjura de lui vouloir donner sa bénédiction : ce que fit ce saint Homme. Il lui donna même des tablettes, le priant de les garder pour se souvenir

de lui, & de lire souvent ce qu'il y avoit d'écrit, & d'en faire son profit.

L'ayant quitté, il prit le chemin de Boulogne, conduit par le Courrier qu'il y avoit envoyé plusieurs fois, & qu'il avoit pris à son service. Comme il fut en chemin, il voulut voir ce qui estoit écrit dans les tablettes que l'on venoit de luy donner. Il y trouva ces Vers.

*Tout n'est que vanité, gloire,
fortune, amours,
A ces trois passions nous donnons.
tous nos jours.*

*Nous oublions pourquoy le Ciel
nous a fait naître,*

*Que de tous les momens l'on doit
compte à son Maître.*

*Helas ! si l'on songeoit comme
prés du trépass,*

*L'amour & les grandeurs ont pour
nous peu d'appas,*

*L'on auroit moins de soin d'a-
masser des richesses.*

*Et d'attendrir le cœur des ingra-
tes Maistresses,*

*L'on feroit ses efforts pour maî-
triser ses sens,*

*Et le premier Principe auroit tout
nostre encens.*

Que

Que je suis peu en
estat de profiter de ce que
je viens de lire, dit-il, en
refermant ces tablettes,
s'il faut pour le faire, élo-
igner ma pensée un mo-
ment de ce que j'aime!
Non, non, divine Linda-
mire, reprit-il en soupi-
rant, mon cœur sera tou-
jours à vous, quoique je
n'espere pas de toucher le
vôtre. Rien au monde
n'est capable de m'em-
pêcher de vous adorer
toute ma vie.

Il fit plusieurs refle-

Bb

xions dans son voyage,
sur l'estat de son ame &
de sa fortune, où l'amour
demeura toujours le maî-
tre ; & quelque grand éta-
blissement qu'il eust quit-
té pour luy, il n'y eut ja-
mais de regret.

Comme il ne luy sur-
vint rien d'extraordinaire
dans son voyage, il arriva
en peu de jours. Il seroit
impossible de vous expri-
mer la joye qu'il ressentit
à la veue d'une personne
qui luy estoit si chere, &
dont à la mort imaginaire

il avoit voulu sacrifier sa vie.

Il dit à cette belle, dans cette premiere entrevue qui se fit en la presence d'Erminie, tout ce que l'amitié la plus tendre peut inspirer à un amy. Il sceut si-bien demeurer dans les justes limites qu'elle prescrit, qu'elle ne le soupçonna point d'avoir de l'amour pour elle.

Lindamire de son côté luy témoigna beaucoup de joye de le revoir. Elle le presenta à la charmante

Erminie, en luy disant
ma sœur / car elles s'ap-
pelloient ainsi) Voila le
genereux Tersandre, à
qui j'ay de si grandes obli-
gations.

Erminie ne donna pas
le temps à Tersandre, de
qui la modestie ne pou-
voit souffrir la continüa-
tion de ce discours, de ré-
pondre. Elle s'approcha
de luy d'un air obligeant.
Cette belle m'a parlé de
vous, luy dit-elle, d'une
maniere à me donner
beaucoup d'envie de vous

voir. Je suis si sensible à tout ce qui la touche, que je ne puis sans beaucoup de plaisir, voir une personne qui en a usé avec tant de générosité pour elle.

La belle Lindamire, lui dit Tersandre en l'interrompant, fait trop valoir un foible service qui ne mérite pas les marques de reconnaissance qu'elle en donne. J'en ay été trop payé par la gloire de le lui avoir rendu.

Leur conversation fut

Bb iij

interrompuë par l'arrivée de Celicie, qu'il salüa avec beaucoup de respect, & à qui il rendit mille graces de la bonté qu'elle avoit eüe de le consoler, pendant que ses bles-
sures le tenoient éloigné.

Il n'eut pas le temps de luy dire tout ce que sa reconnoissance lui sug-
geroit : Car Arsace qui avoit appris son arrivée par Belizinde, vint dans la chambre de Lindamire pour le voir. Il y entra avec cet air galant qui

l'accompagnoit dans toutes les actions de sa vie.

Cette entrevue eut quelque chose d'extraordinaire, & ces deux personnes, sans s'estre jamais connues, sentirent dans ce moment tout ce que la sympathie peut produire de plus fort dans une premiere vuë.

Ils en furent surpris tous deux, & leur mutuel estonnement leur fit garder quelque temps le silence, qu'ils ne rompirent que pour témoigner

Bb iiij

leurs surprises, & pour se donner des assurances d'une amitié qui dura peu, quoique ce fut au-tant que leur vie.

Arsace l'obligea à prendre un appartement dans le Château. Quelle joye pour l'amoureux Tersandre, de se voir dans le lieu où toutes ses espe-rances estoient renfer-mées ! Il les avoit bor-nées au seul plaisir de voir la vertueuse Linda-mire.

Il n'auroit rien man-

qué à son bonheur, puis qu'il jouissoit de cette charmante vuë, si l'inquietude continuëlle qu'il lui voyoit ne l'eût troublé.

Il aimoit cette incomparable personne avec tant de delicatesse & d'un amour si désintéressé, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fust capable de faire pour luy rendre ce cher Epoux, dont l'éloignement luy estoit si cruel

Il la voyoit aussi souvent que la bien-séance

luy pouvoit permettre :
Et il est constant qu'il ne
luy parla jamais en parti-
culier. Il n'en cherchoit
pas même les occasions,
dans le dessein qu'il avoit
de luy cacher jusqu'à la
mort la passion qu'il avoit
pour elle.

Mais admirez la bisar-
rierie de l'amour. Celicie
qui n'avoit jamais connu
sa puissance, qui avoit vû
les plus honnestes gens de
la Cour soupirer pour el-
le, sans en estre touchée,
ne pût voir Tersandre,

sans sentir pour lui une passion violente.

Elle se demanda raison à elle-même du changement de son cœur. Elle fit tous ses efforts pour s'opposer à la naissance de cet amour ; mais le mérite de Tersandre plus fort que sa résistance, l'emporta sur elle, & la reduisit à la nécessité d'aimer un homme dont elle ne sçavoit si elle seroit aimée.

Lui de son côté travaillloit innocemment à

augmenter sa passion. Comme il se sentoit obligé des soins qu'elle avoit pris de lui pendant son mal, il n'y avoit marque d'estime & de reconnoissance qu'il ne lui donnât tous les jours.

Comme il est naturel de se flater dans les choses que l'on souhaitte, Célicie expliquoit à son avantage, jusqu'aux moindres paroles de Tersandre. Elle y trouvoit de quoy nourrir ses esperances.

Il faut si peu de choses

dans les commencemens
d'une passion pour la fai-
re subsister. La bonne o-
pinion de soi-même est
presque suffisante: Et une
belle personne qui se sent
du vray merite, s'imagi-
ne difficilement que l'on
puisse lui refuser un cœur
sur lequel elle a dessein.

Ce fut de cette sorte
que l'amour s'insinua
dans un cœur qui n'avoit
jamais connu sa puissan-
ce, & que cette aimable
personne qui avoit tant
fait soupirer pour elle,

soupira à son tour : Mais ce fut si secrètement que personne ne s'en seroit apperçû, sans les malheurs qui arriverent peu de temps après.

Arsace qui avoit l'esprit galant, inventoit tous les jours des divertissemens nouveaux, pour faire passer le temps à Lindamire. Les Medecins donnoient lieu à ces galanteries ; car luy ayant ordonné de prendre l'air, dans tous les lieux où l'on la menoit elle y trouvoit

des festes qu'il lui avoit fait préparer.

Elle le conjura d'en vouloir user autrement, luy faisant connoistre que la solitude estoit le seul plaisir qui pût convenir à l'estat de son ame & de sa fortune. Elle le pria de trouver bon qu'elle se retirast pour quelques jours à une de ses Maisons de campagne.

Il en avoit une à deux lieües de la Ville , bastie au milieu d'une Forest. Ce fut celle que Linda-

mire choisit pour sa retraite. Erminie & Celicie ne la voulurent point quitter. Elles préfererent le plaisir de la voir , à ceux qui jusques-là leur avoient esté les plus chers.

Pour cette dernière, comme je vous ay déjà dit , elle avoit des raisons particulières pour aimer la solitude. Elle esperoit par elle de pouvoir oster la connoissance du nouveau desordre de son ame. Elle réussit dans le dessein qu'elle avoit de cacher

cacher ses veritables sentimens ; & si l'on la soupçonneoit d'amour , ce n'étoit que de celuy de la gloire.

Ces trois incomparables personnes auroient goûté beaucoup de douceur dans leurs charmans deserts , si la vie innocente qu'elles y menoient n'eust été troublée par le souvenir des personnes qui leur estoient cheres. Elles donnoient une partie de leur temps à la promenade. Elles en avoient

une fort agreable dans la Forest prochaine. C'estoit dans ce lieu où elles la prenoient le plus souvent.

Celicie, à qui la passion naissante ne laissoit guére prendre de repos, se levoit plus matin que ses compagnes ; & suivie seulement d'une de ses Filles, en qui elle avoit beaucoup de confiance, elle alloit dans le plus épais du bois.

Elle y avoit trouvé un endroit que la nature avoit pris soin d'embellir.

Les arbres d'une hauteur prodigieuse y formoient un berceau, sous lequel une eau claire couloit sur un sable doré. La source en estoit proche; elle estoit en forme de bassin revestu de mousse.

C'estoit cet endroit délicieux que Celicie avoit choisi pour témoin de sa passion. C'estoit auprès de cette source que sa gloire luy faisoit répandre des larmes.

Une nuit que ses cruelles inquietudes l'avoient

plus qu'à l'ordinaire empêché de jouir du sommeil, aussi-tôt qu'elle vit le jour, elle se fit donner ses habits, & s'appuyant sur le bras de sa chere Tarquinie, elle prit le chemin de la Forest.

Aussi-tôt qu'elle fut arrivée au lieu qu'elle avoit consacré à sa tendresse, elle s'y promena quelque temps : ensuite elle prit un poinçon & grava ces Vers sur l'écorce d'un arbre.

Gardez-vous bien mes yeux
de dire à mon vainqueur,
Tout ce que son merite a pro-
duit dans mon cœur.

Ie vous désavourois, si vous
alliez luy dire
Que c'est par luy qu'amour
m'a mis sous son empire.

Elle les entoura de plu-
sieurs chiffres qu'elle for-
ma des lettres du nom de
Tersandre & du sien, &
écrivit au dessus.

Arbre, conservez la me-
moire

De mon amour & de ma gloire.

Elle prit le soin de contrefaire son caractère, pour empêcher qu'il ne fust connu. Ayant achevé d'écrire, elle se coucha au pied de l'arbre, en disant, que viens-tu de faire, Celicie, foible Celicie ? Et peut-il estre possible que tu aimes un homme qui ne t'aime point, & qui peut-estre ne t'aimera jamais ?

Quand il viendroit à

t'aimer, aurois-tu assez
peu de delicateſſe pour
estre ſatisfaite d'un cœur
que tu aurois mandié ?
Et voudrois-tu d'une ten-
drefſe que l'on te donne-
roit par pitié, ou par re-
connoiſſance ? Ha ! ſi tu
n'és point maîtrefſe de
ton cœur, arrache-le,
infortunée, & meurs avec
ta gloire.

Mais pourquoy l'arra-
cher ? reprit-elle un mo-
ment après. A-t-il fait
un crime d'aimer ce qui
eft aimable, & de rendre

justice au merite de
Ter.....

Elle n'eut pas le temps
d'achever ; car Tarquinie
qui estoit à quelques pas
d'elle , la vint advertir
qu'elle avoit entendu par-
ler des personnes qui
apparemment venoient à
la Fontaine. Celicie qui
ne vouloit point estre
vuë, se retira dans un en-
droit du bois où l'épois-
seur la cachoit entiere-
ment.

A peine y fut-elle ,
qu'elle entendit marcher
au

au même endroit qu'elle venoit de quitter. Elle separa quelques branches pour voir qui estoient les personnes qu'elle entendoit : Elle vit deux hommes. Celuy qui à sa bonne mine & aux respects que l'autre luy portoit, paroissoit estre le maître, portoit des Armes noires dorées aux extrêmitez ; Son casque estoit ombragé de quantité de plumes couleur de feu & noires ; Sur son écu estoit peinte une Lionne qui tenoit un

Dd.

cœur entre ses griffes,
avec ces mots,

*Tu déchires ce cœur que je
t'avois donné.*

Cet Homme , après
s'estre couché sur l'herbe
au bord de la Fontaine ,
delassa son casque & laissa
voir son visage. Elle fut
surprise de la beauté de
cet inconnu. Quoyqu'il
parût à sa pâleur qu'elle eut
receu quelque alteration ,
elle ne laissa pas de re-
marquer la juste propor-

tion de ses traits & leur
delicatesse. Une grande
quātité de cheyeuxblonds
cendrez tomboient ne-
gligemment par grosses
boucles sur ses êpaules.

Celuy qui l'accompa-
gnoit se tint à quelques
pas de lui, appuyé contre
un arbre. Ce premier, a-
prés avoir gardé quelque
temps le silence, dit assez
haut pour estre entendu
de Celicie, As-tu bien
marqué cet endroit, &
crois-tu qu'il m'y vienne
trouver ? J'en suis tres-

dd ij

persuadé, Seigneur; & la maniere dont il a receu vostre Billet, ne me laisse aucun lieu d'en douter.

Ha ! reprit celuy qui avoit parlé le premier, dis-moy, mon cher Lindire, sans déguisement ce que tu as pû apprendre de mon infidelle. Les gens à qui j'ay parlé, Seigneur, reprit l'Ecuyer, m'ont dit qu'elle paroifsoit fort melancolique, & qu'elle se montroit peu en public. C'est tout ce que j'en ay pû sçavoir,

u ba

C'est sans doute, s'écria le bel inconnu, le remors de sa conscience qui la tourmente; & pour peu que sa folle passion luy laisse de raison, elle connoistra la grandeur de sa faute, & ne se la pardonnera jamais. Cependant, je l'avoüe à ma confusion, je l'aime encor toute indigne qu'elle est de ma tendresse.

Il s'arresta à ces mots pour essuyer quelques larmes, puis il reprit ainsi, Hâ! lâche, peux-tu dire

que tu aimes une personne qui te deshonore ?

Il fut interrompu en cet endroit par l'arrivée de deux hommes. Aussitôt qu'il les apperçut, il se leva & remit promptement son casque. Celuy qui marchoit le premier avoit la visiere du sien levée, & fut reconnu par Celicie pour son bien aimé Tersandre.

Quelle surprise fut la sienne de le voir au même lieu qu'elle avoit choisi pour penser à luy !

Elle n'eut pas le temps de faire beaucoup de reflec-
tion sur cette avanture ; car elle fut troublée de luy entendre dire au bel inconnu , en l'abordant ,
Qui que vous puissiez estre , qui avec tant d'a-
nimosité témoignez en vouloir à ma vie , je viens vous faire connoistre qu'il n'est pas aisé de me l'ô-
ter , quand je veux la con-
server .

Le Chevalier de la Lionne luy dit , en le re-
gardant d'un air mépri-

dd ii ij

sant, Il n'est pas en ton
pouvoir, traître, de m'em-
pécher de te l'ôter. Je te
l'arracheray malgré toy,
cette vie fatale à mon re-
pos; & si tu as autant
de cœur que d'insolence,
tu n'as qu'à me suivre.

A ces mots il courut
au lieu où son Ecuyer
avoit attraché son cheval.
Il se jeta promptement
dessus, & le poussa dans
un petit vallon qui n'êt-
toit qu'à cinquante pas.
Tersandis fit la même
chose.

Aussi-tôt qu'ils furent en presence, ils prirent chacun une lance de leurs Ecuyers qui les avoient suivis. Dès la premiere course elles vollerent en éclats. Ils mirent tous deux, en même temps, l'épée à la main, & commencèrent un combat le plus cruel que l'on vit jamais.

Leurs forces estoient égales, leur animosité ne cedoit guére l'une à l'autre; & si Palmiris (car c'estoit véritablement lui)

estoit poussé par son honneur & sa jalousie, Tersandre n'estoit gueres moins animé de se voir attaqué avec tant d'acharnement, par un homme qu'il croyoit n'avoir point offensé.

Cependant la pauvre Celicie estoit plus morte que vive, & quelque dessein qu'elle eust fait de ne se point montrer, elle ne put voir une personne qu'elle aimoit mille fois plus que sa vie, en hasard de la sienne, sans courrir

à luy & tâcher de les separer.

Elle y arriva dans le moment fatal que par deux coups malheureux ces deux vaillans Hommes tomberent l'un & l'autre sur la poussiere. Il seroit impossible de vous exprimer la douleur de la désolée Celicie.

Elle courut à son bien aimé Tersandre, à qui elle osta le casque. Elle pensa mourir de douleur de le trouver sans aucun mouvement, tout cou-

vert de son sang. Elle ne douta point de sa mort.

Ha ! Tersandre, gene-
nereux Tersandre, s'écria-
t-elle, vous n'estes plus,
& j'ay pû sans mourir,
voir vostre fin déplora-
ble ! Et toy, dit-elle, en
se rerournant du côté
de l'inconnu, à qui son
Ecuyer rendoit le même
office, tygre affamé de
sang, viens répandre ce-
luy de mes veines. Il n'est
pas moins à cet infortu-
né, que celuy que tu
viens de verser. Mais hé-

las ! reprit-elle , je pousse
des cris inutilement ; la
mort l'a garanti de mes
justes reproches , aussi-
bien que de ma van-
geance.

L'air & les larmes dont
elle luy arrousoit le visa-
ge , luy firent reprendre
ses esprits. La premiere
chose qui se presenta à
sa vüe , au retour de sa
foiblesse , fut Celicie tou-
te en pleurs. Il la regar-
da avec des yeux où la
mort estoit peinte , & luy
dit d'une voix foible , Je

meurs , charmante Celi-
cie , & meurs penetré de
vostre generosité. Que
les larmes que vous don-
nez à ma mort , la ren-
dent glorieuse & digne
d'envie !

N'attribuez point, Ter-
sandre , luy dit- elle en
l'interrompant , à la ge-
nerosité l'excez de ma
douleur : Elle vous fait
voir aujourd'huy ce que
ma gloire avoit pris soin
de vous cacher. Mais hé-
las ! vous mourez , je n'ay
plus rien à menager.

L'arrivée d'Arsace l'empêcha de continuer. Il avoit été attiré en cet endroit par les cris de l'Ecuyer de l'inconnu, qui courroit comme un insensé par la Forest, appellant le Ciel & la terre à son secours. Arsace qui la traversoit pour aller voir les belles Solitaires, fut touché des cris pitoyables de ce malheureux.

Comme naturellement il estoit bon & généreux, il alla au lieu où il entendoit cette voix. Aussi-

tôt que ce pauvre Ecuyer l'apperçût, il courut se jettter à ses pieds, en luy disant, Seigneur, si la piété peut quelque chose sur vostre ame, faites-le voir en sauvant la vie de l'illustre Palmiris. Il est prest d'expirer, si par vostre assistance il ne reçoit du secours.

Arsace fut troublé au nom de Palmiris. Quel Palmiris est celuy dont vous me parlez ? Est-ce l'Epoux de la belle Lindamire ? Oüy, Seigneur, s'écria

s'écria l'Ecuyer ; & c'est de ce funeste Mariage que vient la source de tous ses malheurs.

Ariface commanda aussi-tost à des hommes de sa suite , de courrir à la Ville en toute diligenee, querir des Chirurgiens & un brancard , pour faire transporter le blessé au Château des Forests.

Aprés avoir donné cet ordre , il se fit conduire par l'Ecuyer, au lieu où estoit Palmiris. Mais quelle surprise fut la sienne,

grand Dieu ! de trouver
auprez de luy Tersandre
mourant entre les bras de
sa Sœur !

Cette funeste rencontre
luy fit oublier Palmiris.
Il courut à son cher Frere
(car ils s'appelloient ain-
fi) qu'il embrassa tendre-
ment, sans pouvoir pro-
ferer une seule parole ; la
douleur luy en estoit en-
tierement l'usage.

Tersandre rompit le
premier le silence, en luy
disant, la mort nous va
separer, mon cher Alsace,

je la sens qui me presse
de luy rendre ce fatal
tribut où la nature nous
assujettit. Faites que mal-
gré elle je vive dans le
cœur de mon cher Frere,
& qu'il conserve le sou-
venir de son Tersandre.

Qu'il me sera cher &
douloureux ce souvenir !
dit Arsace : Et qui l'au-
roit pû croire que ce re-
tour tant désiré de Pal-
miris nous eust été si
funeste ?

Que dites-vous, reprit
Tersandre, le retour de

Feeij

Palmiris ? Et quoy , ne
scavez-vous pas , dit Ar-
face , que c'est luy qui
vous a mis en l'estat où
vous estes ?

O Dieu immortel !
s'écria-t-il aussi haut que
son peu de force luy put
permettre , peut-il estre
possible que vous ayez
souffert que l'infortuné
Tersandre ait levé sa
main sacrilege contre le
cher Epoux de Lindami-
re ? Ha ! malheureux Ter-
sandre , tu vas mourir hay
de Lindamire ! Ton sou-

venir luy sera odieux.

La foiblesse l'empêcha de continuër. Quand elle luy permit de parler , il tendit la main à Arsace , en luy disant , mon Frere , mon cher Frere , par tout ce qui vous est de plus cher , par nostre amitié , secourez Palmiris , si vous ne voulez voir mourir vostre Tersandre desespéré.

Arsace , pour le satisfaire , le quitta pour s'approcher de Palmiris , après luy avoir donné des ta-

blettes qu'il luy avoit demandées: Dans lesquelles il écrivit avec beaucoup de peine ces lignes.

Le mourant Tersandre à la vertueuse Lindamire.

JE meurs, Madame, & meurs le plus malheureux de tous les hommes, quoique le plus innocent. I'ay répandu un sang qui vous est cher. Ce n'est pas assez pour me justifier, de dire que je n'ay pas connu Palmiris, je le devois connois-

tre. Faut-il que ma détestable main vous l'ait ôté si cruellement, & que je sois assez malheureux de vous causer une si mortelle douleur ? Celle que j'en ressens m'auroit ôté la vie, si les coups que j'ay receus dans ce funeste combat, ne l'avoient prévenüe. Ils ne me laissent de temps que ce qu'il m'en faut pour vous dire.... Mais que puis-je vous dire en l'estat où je suis ? Vous me haysez, vous aurez ma memoire en horreur. Hélas ! divine Lindamire, tant d'a-

mour, tant de respects me-
ritoient une fin plus heu-
reuse. Pardonnez, Madame,
à l'estat où je suis, l'aven-
que je vous fais de ma pas-
sion. Si le Ciel m'avoit lais-
sé la vie, vous n'auriez ja-
mais scû à quel point vous
m'estiez chere. Je vous le dis
dans un temps où je n'espere
rien, pas même que vous
poussiez un soupir pour ma
déplorable destinée. Vostre
vertu m'est trop connuë pour
l'oser pretendre. Mais je
meurs, divine Lindamire,
Adieu. Ne haysez pas, s'il
le

*se peut, le malheureux TER-
SANDRE.*

Aprés avoir écrit , il pria l'affligée Celicie qui estoit près de luy occupée avec Tarquinie , à étancher le sang qui sortoit de ses playes , de donner ses tablettes à Linda- mire.

A peine avoit-il achevé d'écrire , que ceux qu'Arface avoit envoyez à la Ville , arriverent avec les plus habiles Chirurgiens : Lesquels , aprés avoir visité ses blessures ,

les jugerent mortelles, & dirent qu'il ne falloit point le lever de la place où il estoit, que le moindre éfort le feroit passer de cette vie en l'autre.

Il receut cette nouvelle avec beaucoup de fermeté, & demanda une personne avec laquelle il pût conferer des choses divines, ne voulant plus songer au monde. L'on luy fut querir un saint Homme, entre les mains duquel il rendit son ame à son Createur.

Cependant Arsace qui s'estoit approché de Palmiris, l'avoit trouvé dans un estat qui le surprit. Ses yeux à demy-ouverts n'estoient point arrestez. Il sembloit chercher quelque chose qui ne s'offroit point à sa vue, pour les fixer. Il paroissoit des mouvemens de dédain sur son visage, que l'on voyoit bien ne s'adresser pas à ceux qui estoient près de luy, qui faisoient juger que son imagination travailloit.

Arsace luy prit une main, qu'il luy serrra entre les siennes, l'appellant par son nom ; mais il ne luy répondit point. Après avoir demeuré quelque temps auprés de luy, il voulut retourner à son cher Tersandre : mais on luy dit qu'il ne falloit plus qu'il le vît, & qu'il devoit les momens qui luy restoient, à l'éternité.

Il seroit impossible de vous dire la douleur d'Arsace & celle de Celicie ; lesquels l'on obli-

gea de retourner au Château des Forests. Ils ne sçavoient l'un & l'autre ce qu'ils faisoient & où ils alloient.

Ils y arriverent dans un estat qui mit tous ceux du Chasteau en desordre. L'on fut dire à Erminie & Lindamire qui estoient ensemble, qu'il falloit qu'il fût arrivé quelque grand malheur, qu'Arfa- ce & Celicie estoient au desespoir.

Elles coururent toutes deux à la chambre de Ce-

E f i j

licie, où elles la trouverent avec Arsace, faisant des cris pitoyables. Aussitôt qu'elle apperçût Lindamire, malheureuse Lindamire, qu'allez-vous faire, qu'allez-vous devenir? En disant ces mots elle luy donna les tablettes.

Lindamire éfrayée de ce qu'elle voyoit & de ce qu'elle venoit d'entendre, les prit en tremblant. Elle n'eut pas la force de les ouvrir, elle se laissa aller sur le lit où estoit couchée Celicie;

puis faisant éfort sur elle,
les ouvrit.

L'on peut mieux pen-
ser que dire ce qu'elle
sentit dans ce cruel mo-
ment. Toutes ses forces
l'abandonnerent. Elle fut
plus de deux heures sans
connoissance. Heureuse,
si elle ne luy fut point
revenüe: Et que la pitié
que l'on avoit d'elle, luy
estoit cruelle, puisqu'elle
faisoit travailler à la met-
tre en état de sentir les per-
tes qu'elle venoit de faire.

Pendant qu'elle estoit

Ff. iiiij

en cet estat, les Chirurgiens penserent Palmiris, & le firent apporter au Chasteau. Ils trouverent ses blessures tres-grandes & dangereuses ; mais ils dirent qu'ils n'en pouvoient parler avec certitude, qu'après que le premier appareil seroit levé.

Erminie, quoique mortellement affligée de la mort de Tersandre, & de voir trois personnes qu'elle aimoit uniquement, dans une douleur pleine de desespoir, ne laissa pas

d'aller voir le cher Epoux de Lindamire , aussi-tôt qu'elle le sceut dans le Chasteau.

Elle s'en approcha avec cet air qui inspiroit le respect & la considération , en luy disant , cette vie si chere & si precieuse à la belle Lindamire , vous l'avez exposée bien legerement. Car je ne puis m'imaginer que ce soit de dessein prémedité que vous vous soyez battu avec le genereux Tersandre , son libérateur ,

auquel vous avez de si grandes obligations.

Que dites-vous, répondit Palmiris, que je suis redevable à un homme qui m'a ôté l'honneur; & que ma vie est chère à une infidelle? Ha! Madame, je connois trop mon malheur pour en pouvoir douter.

Il ne vous est pas entièrement connu, reprit Erminie, il est plus grand que vous ne le croyez. Il vous a fait ingrat, injuste; joignez-y ce que

je viens de vous dire , &
vous ne le connoistrez
encor qu'imparfaiteme^tnt.

Je ne le connois que
trop , dit Palmiris , je scay
l'amour de mon infidelle ,
& qu'elle s'est fait enle-
ver à la vüe de tout un
Royaume , pour satisfaire
à sa folle passion.

Quel aveuglement est
le vostre ! dit Erminie en
l'interrompant : Quoy ,
vous avez pû soupçonner
la plus vertueuse de tou-
tes les femmes ? Je ne puis
vous laisser plus long-

temps dans l'erreur où vous estes; & quoique vous ne soyez pas en estat d'écouter un long recit, celuy que j'ay à vous faire est assez important pour faire passer par dessus toutes considerations.

Ensuite elle lui dit en peu de mots tout ce qui estoit arrivé à Lindamire, depuis son depart d'Angleterre, qui lui fut confirmé par Belizinde toute en pleurs.

Quand elle eut finy son recit, pendant lequel

il avoit soupiré plufieurs fois, il s'écria aussi haut que fon peu de force luy pût permettre, ha ! Madame, que vous aviez de raison de dire que je ne connoissois pas mon malheur ! Je me croyois innocent, & je suis le plus coupable de tous les hommes. J'ay soupçonné la vertu même, & fait perdre une vie pour laquelle je devois donner la mienne.

Helas ! Madame, comment pourray-je voir ma

chere Lindamire , après
mon injustice? Comment
me pourra-t-elle souffrir
après mon ingratitudo?
Tersandre, brave & ge-
nereux Tersandre , que
vous avez esté mal re-
compensé d'avoir conser-
vé l'honneur à l'ingrat
Palmiris! . . .

Madame , vous voyez
la douleur que je sens de
mon injustice ; je la paye-
ray de ma vie. Mais avant
que je la donne pour l'ex-
piation de mon crime ,
que je voye encore une

fois ma Lindamire. Madame, accordez cette grâce à un malheureux, dont tout le crime vient d'avoir crû trop legerement des méchans. Ha ! maudite Circé, s'écria-t-il, execrable creature, l'horreur de ton sexe.

Il n'auroit pas finy si-tôt ces impreca-tions, si Erminie ne l'eust conjuré de se donner du repos. Elle luy dit que s'il parlloit d'avantage, elle ne luy meneroit pas Lindamire, dans la crainte

qu'elle avoit que l'agita-
tion ne nuisist à sa santé.

Mais il ne fut pas né-
cessaire qu'elle prist ce
soin ; car Lindamire, au
retour de sa foiblesse,
ayant sceu par Belizinde,
que Palmiris n'estoit point
mort, elle y courut.

Ce fut une scène la
plus pitoyable que l'on
vit jamais. Ils furent un
longtemps sans pouvoir
proferer une seule parole,
que les noms de mon Pal-
miris, de ma Lindamire.
Palmiris fut le premier
qui

qui rompit le silence.

Lindamire, ma chere
Lindamire, luy dit-il,
aprés mes cruels soupçons
& leur malheureux effet,
je ne dois plus vivre.
Toutes vos bontez pour
moy me rendent encore
plus coupable & plus
malheureux. Il vous faut
oster de la vüe un hom-
me qui vous rendroit in-
grate envers la memoire
de vostre genereux libe-
rateur, à qui vous devez
trop pour pouvoir passer
d'heureux jours avec son

Gg

meurtrier. Ma main teinte d'un si beau sang, ne doit plus vous plaire ; & vous verriez toujours en moy l'objet de vostre tendresse, & celuy de vostre douleur. Un combat continué troubleroit vostre repos.

Ha ! vivez, cher Epoux, luy dit Lindamire en l'interrompant, vostre crime est éfacé dans mon cœur, ma tendresse vous pardonne tout. Que voulez-vous que je croye, si vous persistez dans le dessein

de mourir ? Que vous ne m'aimez plus ? Que vous n'estes point guery de vos soupçons ?

Hélas ! cher Palmiris, ne m'accablez point de douleur. Songez que je ne vis que pour vous ; que je ne scaurois vivre sans vous ; que c'est ordonner ma mort que de disposer d'une si chere vie. La memoire du generoux Tersandre sera satisfaite d'un tendre & dououreux souvenir. Je vous crois assez juste pour

Gg ij

vouloir bien que je le conserve d'un homme qui a tout perdu pour moy.

Voyez ce qu'il m'écrit aux derniers momens de sa vie. En disant ces mots elle luy donna les tablettes de Tersandre. Palmiris ne put lire ce qu'il lui avoit écrit, sans répandre des larmes.

Les Chirurgiens qui avoient appris une partie de ce qui s'estoit passé, dirent à Lindamire, qu'elle devoit l'empêcher de

parler, & que de pareilles conversations luy estoient mortelles.

Erminie qui avoit esté présente à cette entrevue, les quitta, pour aller voir en quel estat estoient son Frere & sa Sœur. Elle les trouva dans le mesme qu'elle les avoit laissé. Elle leur apprit ce qui s'estoit passé entre Linda- mire & son Epoux.

Arsace n'en parut point touché, la mort de son cher Frere occupoit toutes ses pensées. Ce ne fut

pas la mesme chose de
Celicie.

Lindamire, ingrate Lindamire, s'écria-t-elle, peus-
tu carresser le meurtrier
d'un homme qui t'a sa-
crifié sa fortune, sa vie,
& qui t'a aimée si ten-
drement? Ha! Tersandre,
malheureux Tersandre, à
qui avois-tu donné ton
cœur! On demande à
ton ennemy la permission
de se souvenir de toy.
Oublie-le, injuste Linda-
mire, oublie-le, c'est dans
mon cœur qu'il doit estre

conservé. Il n'y verra point son meurtrier, je l'abhorre & le deteste.

Elle dit encore plusieurs choses de cette nature; ensuite elle pria son Frere de trouver bon qu'elle se retirast pour quelques jours dans une Maison de Filles voilées, qui ne s'occupent qu'au culte divin.

Arsace & Erminie firent ce qu'ils purent pour l'en détourner; mais elle leur dit qu'il estoit impossible qu'elle pust de-

meurer sans mourir, dans un lieu où estoit le meurtrier de Tersandre.

Ils consentirent avec beaucoup de peine, à la voir partir. Erminie vouloit la conduire, mais elle la conjura de la laisser aller, & de demeurer avec leur cher Frere.

Elle ne mena avec elle que sa fidelle Tarquinie. Au moment qu'elle fut arrivée au lieu où elle avoit résolu de passer le reste de ses jours, elle prit soin de faire travailler à éléver

élever un Tombeau à Ter-
sandre , qu 'elle arrousa
toute sa vie de ses larmes.
Elle y fit mettre cet Epi-
taphe.

*Ce Tombeau renferme la
cendre
Du brave & généreux Ter-
sandre,
Dont un amour ingrat causa
tous les malheurs.
Un plus tendre pour lui fait
répandre des pleurs.*

*Passant, si le hasard adresse
icy tes pas.*

*Fais-toy conter sa vie, &
pleure son trépas.*

Darsine qui s'estoit attendrie par le recit qu'elle venoit de faire , s'arresta en cet endroit , & donna le temps à ses amies de reflechir sur ce qu'elles venoient d'entendre.

Je n'aurois pas crû , dit Diane , que l'on pût aimer si fortement , sans estre aimée : Et qu'auroit-elle pû faire si Tersandre avoit eu pour elle la passion qu'il avoit pour Lin-

damire, & qu'il luy en eut donné d'aussi grandes marques ?

Elles auroient pû satisfaire sa tendresse, dit Olinde; mais elle ne l'aurroit pas augmentée. L'inclination suffit pour s'emparer entierement d'un cœur; & tous les éfforts que l'on fait pour s'y opposer, sont inutiles.

L'éloignement est le seul remede, encor faut-il que ce soit dans les commencemens que l'on s'en serve; car dans les

suites il ne produiroit pas le même éfet.

Il est très-difficile , dit Darsine , de s'éloigner de ce qui plaist. Ces cōmencemens que vous dites estre le seul temps où l'on en est maistre , sont si agreables , qu'ils n'en laissent pas envisager les suites.

L'on en voit tous les jours de si fâcheuses , dit Olinde , que je suis estonnée que l'on s'embarque si facilement , sans considerer qu'il y va du repos

de la vie. Car il faut convenir que deux personnes ne s'aiment jamais également , & que les bons cœurs en sont toujours les dupes.

Nous ne scavons pas encor, Diane & moy, qui l'a esté de Palmiris ou de Lindamire , nous l'avons laissé entre la crainte & l'esperance.

Elle ne luy dura guére ,
reprit Darsine ; car en le-
vant l'apareil , l'on con-
nut que ses blessures es-
toient mortelles , & qu'il

n'avoit plus que trois heures à vivre. Il receut cette nouvelle avec beaucoup de fermeté, & se fit apporter son Fils, qu'il embrassa, priant le Tout-puissant de luy donner une meilleure destinée que celle de ses pere & mere.

Ensuite il dit à son Epouse qui fendoit en larmes, Vostre desespoir, ma chere Lindamire, offense le Ciel. Il faut se conformer à sa volonté. Il a ses raisons pouz nous.

mettre au monde, & pour nous en oster : Ce n'est qu'un passage pour parvenir à une vie éternelle. C'est là, ma chere enfant, que je vas vous attendre. Tout ce que je vous demande, c'est de n'en point avancer l'heure, & de vous conserver. Si vous ne le faites pour vous, faites-le pour le cher gage que je vous laisse de nostre amour.

Vous mourez, luy dit-elle, & vous me demandez de vivre ? Si vous

hh iiiij

m'aimiez comme je vous aime, vous connoistriez qu'il m'est impossible; que ma vie est attachée à la vostre, & n'en peut estre séparée. Le Ciel plus pitoyable ne le permettra pas: Je l'en conjure, & de servir de pere à l'innocent que nous laissons.

Ce furent ses dernières paroles; & comme si l'âme de son Epoux eust animé leurs deux corps, elle s'affaiblit comme lui, & mourut dans le même moment. Ainsi finit la

belle & vertueuse Linda-
mire.

L'agreable mort, dit Dia-
ne, elle doit estre souhai-
tée par ceux qui sçavent
véritablemēt aimer. C'est
un devoir, dit Olinde, qui
ne seroit pas souvent rem-
ploy, si l'on s'en faisoit un
de mourir avec ce que l'on
aime. Je cōnois une Fem-
me qui estoit bien élo-
gnée de ce sentiment. El-
le s'estoit fait un point
de délicatesse de conser-
ver sa vie après la mort
de son Amant, disant qu'il

vivoit encore dans son cœur, & qu'en la perdant elle l'auroit fait mourir une seconde fois.

Il est aisé à juger, dit Diane, que cette personne avoit plus son Amant dans l'esprit, que dans le cœur. Il ne laisse point raisonner après la perte qu'il a faite, & n'a de but que de se réunir à ce qu'il a perdu. L'esprit au contraire cherche à se flater par mille pensées ingénieuses qu'il ne pouffe point à des extrémitez,

comme un cœur qui agit
de bonne foy.

Mais pour revenir à
Lindamire, j'aurois sou-
haité qu'elle eust fait pa-
roistre plus de sensibilité
pour la mort de Tersan-
dre; car voir mourir un
hōme d'un si grand me-
rite, à qui elle avoit de si
essentielles obligations,
sans en estre touchée, je
trouve qu'il y a de la du-
reté.

Quand on a une gran-
de douleur, reprit Darsi-
ne, l'on ne sent pas celles

qui sont moindres. Si la mort de Tersandre fust arrivée dans un temps où elle n'eut point craint celle de son Epoux, elle l'auroit beaucoup plus sentie. Et je trouve beau & louable en elle, que malgré les offenses qu'il luy avoit faites par ses cruëls soupçons, elle le laissaist maistre de tous les mouvemens de son cœur.

Jusques icy, dit Olinde, j'avois cru que l'on ne le devoit point partager; mais je change de

sentiment par le recit que vous venez de faire , & trouve même qu'il y a de l'ingratitude à Lindamire de ne l'avoir pas fait en faveur de Tersandre.

Que dites-vous , reprit Diane, partager son cœur, cela se peut-il? Si cela se peut, dit Olinde, nous en voyons tous les jours des exemples ; & j'en prens pour juge Darméne , dit-elle en regardant au bout de la Gallerie , où elle l'aperçut qui venoit avec Charmely & Partamire.

Et moy, Charmely, dit Diane.

Elles se leverent toutes trois en même temps, pour aller au devant d'eux.

Vous ne pouviez arriver plus à propos, leur dit Olinde, pour decider d'une question entre Diane & moy. Si elle est d'amour ou de tendresse, reprit Charmely, je suis pour Diane, sans en scavoir d'avantage. Ce n'est pas vous aussi, luy dit-elle, que j'ay choisi pour

juge , c'est Darméne. Il en decidera sans prévention.

Je suis ravy , dit Darméne , que vous me fas-
fiez juge de vostre ten-
dresse. Il faut commen-
cer par me la faire con-
noistre. C'est ce qui luy
sera fort difficile , dit
Charmely ; car elle n'a
jamais eu de commerce
avec elle.

C'est vôtre faute , dit
Partamire en souriant.
Il n'a pas tenu à moy , dit
Charmely , je suis mesme

en avance de quelques soins , dont elle ne m'a pas voulu tenir compte.

Il falloit continuer, dit Darsine , en les interrompant , & estre persuadé,

*Quoiqu'un cœur à l'amour
paroisse inaccessible,
Pour un aimable Amant il
n'est rien d'impossible.*

C'est une qualité , répondit Charmely , dont il faut faire convenir le cœur que l'on veut toucher , si l'on veut qu'elle serve.

serve. Car vous sçavez que les goûts sont differens , & que ce qui est aimable ne le paroist pas également à tout le monde. Pour moy, je trouve que ce qui nous le doit rendre , est une grande passion ; elle nous peut même tenir lieu de merte.

Vous seriez bien fâché que le vostre ne fut connu que par là, reprit Partamire : Il ne feroit cher qu'à la personne que vous aimeriez, & il l'est à tout

le monde.

Je crois, dit Charmely,
que vous estes venuë icy
pour faire mon éloge.

Voila un Billet que j'ay
trouvé, dit Partamire, qui
le fera beaucoup mieux
que moy.

Diane le prit & leut
tout haut.

*Le Dieu qui fait aimer me
paroist moins joly*

*Que ne l'est à mes yeux, le
jeune Charmely.*

*Pour ce Berger je sens une
extrême tendresse.*

Il est aimable, doux, plein
de delicateſſe.

Son cœur eſt tout à moy,
nous ſommes fort contens.
Amour, faites durer nôſtre
plaisir longtemps.

Pendant que Diane li-
ſoit ces Vers, Darméne
regarda Olinde avec un
ſouſris malicieux, qui la
fit rougir, & luy dit à
l'oreille, je ſuis ravy de
ce que je viens de remar-
quer.

Vous eſtſez toujours le
même, reprit Olinde.

Convenez donc, luy dit-il, que vous prenez interest à mon amy, si vous voulez que je vous laisse en repos; ou je croiray que vous en prenez à ce que Diane vient de lire.

J'en prens à mon sexe, dit Olinde, & je suis fâchée de sa foiblesse.

Charmely qui connut l'embarras dans lequel elle estoit, dit à Partamire, avouiez de bonne foy que ces Vers sont de vous. Je crois même y reconnoî-

tre vostre écriture.

Il est vray, dit Partamire, qu'ils sont écrits de ma main. Je les ay pris dans des tablettes que je trouvay il y a peu de jours dans le Cabinet de la Reine. Comme elle joüoit, là quantité du monde qu'il y avoit m'empêcha de découvrir à qui elles appartennoient. Joint que la curiosité naturelle aux François, ne m'auroit pas permis de les rendre sans avoir vû ce qu'elles contenoient.

J'y trouvay des frag-
mens de Vers. Je m'arré-
tay à ceux que l'on vient
de lire, par l'intérêt que
je prends à vostre person-
ne.

Pourquoy m'en aviez-
vous fait un mystere jus-
ques icy, dit Charmely?
C'est par amitié, reprit
Partamire, ne voulant
pas vous donner le cha-
grin de voir vostre secret
découvert. Je ne vous
l'ay fait connoistre, dit-il
en souriant, qu'en pre-
sence de la belle Olinde,

Qui peut facilement vous consoler de tout.

C'est une bonne raison, reprit Darsine, vous avez lieu d'en estre satisfait: Mais nous ne le serons pas, si vous ne nous dites le reste des Vers qui estoient dans les tablettes.

Les premiers n'estoient que des fragmens, reprit Partamire, qui commençoient,

Vous qui de nostre Roy gouvernez la Finance,

*Avec tant de justice, avec
tant de prudence:*

*Qui répondez si juste à tous
ses grands projets,
Emplissant ses Trésors, sans
fouler ses Sujets.*

Protecteur des beaux Arts....

Je suis fâchée de ce
qu'ils ne sont pas ache-
vez, dit Diane.

Vous trouverez dans
ceux qui suivent de quoy
vous consoler, reprit Dar-
méne.

Il y avoit écrit au des-
fus,

POUR

POUR LE PLUS
grand des Roys.

Prince que la Victoire en
tous lieux accompagne,
Qui fait craindre le Turc,
& trembler l'Allemagne,
La Gloire vous attend, allez
suivez ses pas,
Et sçachez que l'Amour a
beaucoup moins d'appas.
S'il donne du plaisir, la suite
en est fâcheuse.

La Gloire seulement peut
rendre l'ame heureuse,
Elle vous veut donner mille
& mille lauriers,

Et vous faire passer les plus
fameux Guerriers.

Si ce qu'elle promet ne satis-
fait vostre ame,

Et qu'elle ait du penchant à
l'amoureuse flame,

Accordés l'une & l'autre, &
pour vous rendre heureux,

L'Esté soyez Héros, &
l'Hyver amoureux.

Vous nous avez gardé les plus beaux pour les derniers, dit Diane. C'est reprit Darméne, pour vous laisser une agreable idée des grandes & belles qualitez de nostre auguste Maistre.

Tout ce que nous voyons de lui, dit Darsine, est si surprenant, que les siècles à venir auront peine à le croire.

En parlant elle les avoit conduits insensiblement à une grande porte qui donnoit dans un parterre

d'eau & de fleurs tres-agreables. Ils s'y promenerent quelque temps : Ensuite ils entrerent dans un cabinet de jasmin, où Darsine leur auoit fait préparer la collation.

A peine y estoient-ils qu'ils entendirent des Hautsbois & des Violons. Toute la compagnie jeta les yeux sur Charmely, ne doutant point que cette galanterie ne vînt de luy.

Il s'en deffendoit d'une maniere à le persuader,

quand Olinde , avec un transport de joye qu'elle exprima d'abord par un cry , prit sa course dans une allée qui aboutissoit à une porte du cabinet , par laquelle elle avoitaperçû un Homme qui venoit dans l'allée.

Son action surprit Charmely , & fit connoistre plus qu'il n'auroit voulu l'intérêt sérieux qu'il prenoit en elle. Son embarras dura peu , car il scût un moment après , que celuy qui le luy avoit causé , estoit

Celidare , Ecuyer de la
belle Reyne de Lusitanie,
qui apportoit à Olinde
des nouvelles de cette
grande Princesse.

Fin du premier Livre.

PRIVILEGE.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers &c. Salut. Nostre chere & bien aimée * * * * * NOUS a fait remonter qu'elle a composé un Livre intitulé *Damalinde Reyne de Lusitanie*, qu'elle desireroit faire imprimer, s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres sur ce necessaires, lesquelles Nous a tres-humblement fait supplier luy vouloir accorder. A ces causes, desirant favorablement traiter l'exposante, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes

de faire imprimer ledit Livre
par tel Imprimeur ou Librai-
re, en tel volume, marge &
caractères, & autant de fois
que bon luy semblera, pen-
dant le temps de six années
consecutives, à commencer
du jour qu'il sera achevé d'im-
primer pour la première fois.
Iceluy faire vendre & debiter
par tout nostre Royaume.
Faisons deffenses à tous Im-
primeurs, Libraires & autres
d'imprimer, faire imprimer,
vendre & debiter ledit Livre,
sous quelque pretexte que ce
soit, mesme d'impression es-
trangere ou autrement, sans
le consentement de l'exposan-
te ou de ses ayans cause, à pei-
ne de confiscation des Exem-

plaires contrefaicts , trois mil
livres d'amande , payable sans
pépost par chacun des contre-
venans , applicable un tiers à
Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu
de Paris, & l'autre tiers à l'ex-
posante , & de tous dépens ,
dommages & interests. A la
charge d'en mettre deux Exem-
plaires en nostre Bibliotecque
publique , un en celle du Ca-
binet des Livres de nostre
Chasteau du Louvre , & un en
celle de nostre tres-cher &
feal Chevalier , le Sr le Tellier ,
Chancellier de France , & de
faire imprimer ledit Livre en
beaux caractères & papier ,
conformément à nos Régle-
mens sur ce intervenus , à pei-
ne de nullité des présentes :

Du contenu desquelles Vous
mandons & enjoignons faire
joüir l'exposante & ses ayans
cause, pleinement & paisible-
ment, cessans & faisans cesser
tous troubles & empeschemens
contraires. Voulons qu'en
mettant au commencement
ou à la fin dudit Livre, l'Extrait
des presentes, elles soient te-
nues pour deüement signifiées,
& qu'aux coppies d'icelles col-
lationnées par un de nos amez
& feaux Conseillers-Secretai-
res, foy soit adjoustée comme
à l'Original. MANDONS
au premier nostre Huissier &c.
Car tel est nostre plaisir. Don-
né à S. Germain en Laye, le
20. Février l'an de grace 1681.
de nostre regne le 38. Signé,



Par le Roy en son Conseil,
JUNQUIERES.

*Enregistré sur le Liure de la Com-
munauté des Marchands Im-
primeurs-Libraires, suivant
les Arrests & Reglemens, le
22. May 1681.*

Signé ANGOT, Syndic.

*Achevé d'imprimer le 23. May
1681.*

Les Exemplaires ont été fournis.

1000 fol. no. 1000 fol. 1000

1000

1000 fol. no. 1000 fol. 1000



UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE
13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv. :

SIGB bibl. :

SIGB ex. :

SU ppn : 12951456X

SU epn :

Cote : LFR 44 in-12

1158379412



